

N° 41 5^e ANNÉE
9 Octobre 1925

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINEMA A TARIF REDUIT

Cinémagazine

1 FR. 25



ARLETTE MARCHAL

Cette artiste qui, à la beauté la plus pure, allie un très sûr talent, vient de remporter un succès considérable à la présentation de « L'Image », de Jacques Feyder.

Organe des
"Amis du Cinéma"

Cinémagazine

Paraît tous
les Vendredis

PUBLICATION HONORÉE D'UNE SUBVENTION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ABONNEMENTS		Directeur : JEAN PASCAL	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . 50 fr.	Bureaux : 3, rue Rossini, PARIS-IX ^e (Tél. : Gutenberg 32-32)	Etranger	Un an . . . 60 fr.
—	Six mois . . . 28 fr.	Adresse Télégraphique : CINEMAGAZI-PARIS	—	Six mois . . . 32 fr.
—	Trois mois . . . 15 fr.	Les abonnements partent du 1 ^{er} de chaque mois	—	Trois mois . . . 18 fr.
Chèque postal N° 309 08		(La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Paiement par chèque ou mandat-carte	
		Reg. du Comm. de la Seine N° 212.039		

SOMMAIRE

	Pages
POUR EMOUVOIR LES CŒURS, par <i>Juan Arroy</i>	57
MON IDÉAL FÉMININ, par <i>Conway Tearle</i>	59
LA VIE CORPORATIVE : Vers le Contingentement, par <i>Paul de la Borie</i>	60
OUI, LE CINÉMA EST UN ART! par <i>V. Guillaume-Danvers</i>	61
LES COLLABORATEURS DU STUDIO : Le Régisseur, par <i>Juan Arroy</i>	64
NICOLAS RIMSKY MONTE « PARIS EN 5 JOURS ».....	64
LA VIE, LES FILMS ET LES AVENTURES DE DOUGLAS FAIRBANKS (<i>suite</i>), par <i>Robert Florey</i>	65
LA SECONDE PARTIE DES « NIBELUNGEN » : La Vengeance de Kriemhild, par <i>Albert Bonneau</i>	69
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉ..... de 71 à	78
DU DISCONTINU AU CONTINU, par <i>Lionel Landry</i>	79
JACQUES FEYDER, BOURREAU D'ENFANTS, par <i>Raoul Ploquin</i>	80
LIL DAGOVER A PARIS, par <i>J. W.</i>	80
LES GRANDS FILMS : Fanfan-la-Tulipe, par <i>Jean Delibron</i>	81
— Le Serment Sacré; La Lumière qui renaît, par <i>Jean de Mirbel</i>	83
— L'Image, par <i>A. T.</i>	84
— Le Fantôme de l'Opéra, par <i>Lucien Farnay</i>	87
LE CINÉMA ET LES LIVRES.....	82
COURRIER DES STUDIOS.....	86
JEAN EPSTEIN TOURNE « LES AVENTURES DE ROBERT MACAIRE », par <i>R. P.</i>	86
LES FILMS DE LA SEMAINE : (Le Pont Brisé; La Maternelle; L'Abbé Constantin; Le Train de 6 heures 37; Le Docteur Jack), par <i>L'Habitué du Vendredi</i>	90
LIBRES PROPOS : L'imparfait plus qu'imparfait, par <i>Lucien Wahl</i>	91
LES PRÉSENTATIONS : (Raymond, le Chien et la Jarrettière; Occupe-toi d'Amélie), par <i>Albert Bonneau</i>	91
CINÉMA EN PROVINCE : Montpellier (<i>Louis Thibaud</i>); Nancy (<i>M. J. K.</i>); Nice (<i>Sim</i>); Pau (<i>J. G.</i>); Strasbourg (<i>M. J. K.</i>).....	92
CINÉMA A L'ÉTRANGER : Belgique (<i>P. M.</i>); Pologne (<i>Charles Ford</i>); Suisse (<i>Eva Elie</i>).....	93
LE COURRIER DES « AMIS », par <i>Iris</i>	94

UNE DIRECTION — UNE AFFAIRE

DIRECTEUR demandé par propriétaire. Etablissement spectacle pour banlieue ou province. Situation annuelle 25.000 fr. — Logement gratuit. — Contrat 3 ou 5 ans garanti. — Apport exigé : 40 à 50.000 francs.

CINÉ 1.000 places dans grande ville maritime sud-ouest. — Seul dans flot 12.000 habitants. — Scène, décors. Pavillon habitation 8 pièces. Loyer total 8.000 fr., bail 9 ans et promesse de vente intéressante. On cède pour cause maladie au prix de 50.000 fr. avec 35.000 fr. comptant.

S'adresser au propriétaire, M. GUI, 5 et 7, rue Ballu, à Paris, IX^e



Usine
Principale
VINCENNES

la négative PATHÉ

Orthochromatique
Extra-rapide
Anti-halo

PATHÉ-CINÉMA

Usines de
JOINVILLE-LE-PONT

Téléphone { Diderot 26-65
Diderot 27-96
Inter 42

Télégrammes : Pathé-Joinville



Prochainement

Henry ROUSSELL

vous présentera son dernier film

DESTINÉE!

PRODUCTION LUTÈCE-FILMS

avec

Isabelita RUIZ



Ce Film sera édité pour le monde entier

par

LES EXCLUSIVITÉS JEAN DE MERLY

63, Avenue des Champs-Élysées, 63, Paris

Allons au Cinéma

Chaque journée a un soir et vous ne pouvez rester chaque soir chez vous à toujours travailler. Il faut une détente : allez voir un FILM PARAMOUNT et votre existence sera plus gaie.

D'un coup de sa baguette magique, PARAMOUNT vous conduit au pays du rire et des larmes, de l'amour et des aventures. ALLEZ REGULIEREMENT AU CINEMA avec votre femme et vos enfants.

Si vous avez réclamé des FILMS PARAMOUNT, vous passerez les meilleurs instants de votre vie.

Demandez à voir :

MATADOR ::::

::: CHARMEUSE

RAYMOND, LE CHIEN ET LA JARRETIÈRE

MADAME SANS-GÊNE

Réalisation de LÉONCE PERRET

etc., etc.



VOUS VERREZ TOUS

Asta Nielsen Greta Garbo

Werner Krauss

DANS



LA RUE
SANS JOIE

Mise en scène de PABST



SOCIÉTÉ DES FILMS ARTISTIQUES "SOFAR"

3, rue d'Anjou, 3, PARIS.

LE FILM DE LA
SAISON 1925-26

LE PUIITS DE JACOB

Le chef-d'œuvre de PIERRE BENOIT

Réalisé par

LES PRODUCTIONS MARKUS

Mise en scène : EDWARD JOSÉ

INTERPRETES :

BETTY BLYTHE

MALCOLM TOD

M^{ME} DELANNOY

LÉON MATHOT

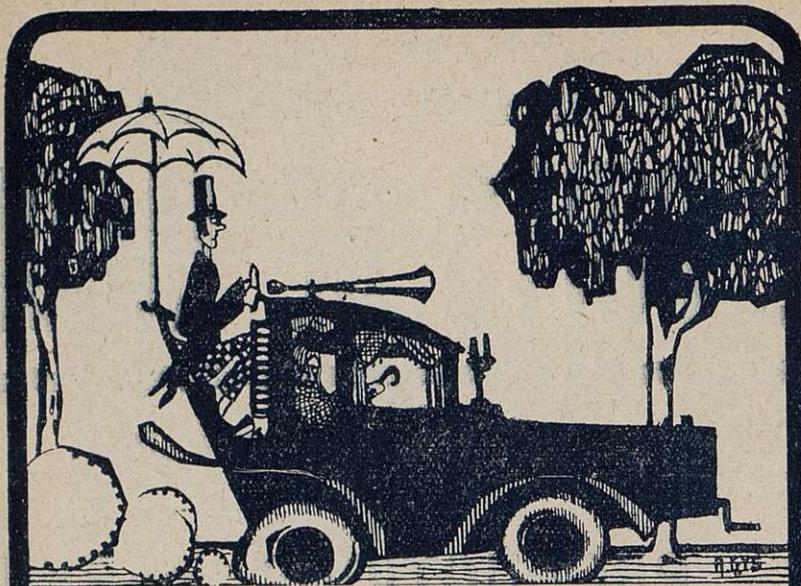
ERNEST MAUPAIN

ANNETTE BENSON

ANDRÉ NOX

Distributeurs : R. WEIL et M. LAUZIN

Edition SUPER-FILM



Le 14 Octobre à 15 heures
à l'Opéra-Music-Hall des Champs-Élysées
15, avenue Montaigne
présentation du film

LE VOYAGE IMAGINAIRE

de RENÉ CLAIR
avec DOLLY DAVIS et JEAN BORLIN

EXCLUSIVITÉ : Georges LOURAU - 53 rue S^t ROCH - PARIS - TÉL. GUT. 35-88



Un premier plan très émouvant de IVOR NOVELLO et de MAE MARSH
dans La Rose Blanche de GRIFFITH.

POUR ÉMOUVOIR LES CŒURS

FAIRE un film « riche » — étonner le public par un sujet à sensation, par la présentation de décors gigantesques, par un déploiement de figuration considérable, par une photographie dite artistique où l'on voit tous les personnages, tous les décors et les paysages en « clair-obscur » ou à « contre-jour », est à la portée de tout réalisateur qui a acquis par la routine du métier une connaissance approfondie des possibilités de rendement artistique de la caméra. C'est ce que l'on appelle de la virtuosité et c'est à la portée de tout cinéaste averti qui sait choisir de bons scénarios et s'entourer de comédiens de talent et de techniciens éprouvés : opérateurs, décorateurs, régisseurs, costumiers, électriciens et machinistes.

On obtient ainsi, en augmentant toujours le nombre des figurants et les proportions des décors, une œuvre qui autorise la maison d'édition à annoncer qu'elle est la « plus coûteuse du monde et la plus belle qu'on ait jamais réalisée ». Mais, au point de vue strict de l'art cinématographique, de telles productions n'ont qu'une valeur bien li-

mitée et ne font pas faire un pas vers le progrès du cinéma. Le public, certainement, aime assister à ces grands mouvements de figuration costumée, dans des constructions titanesques qui seront invariablement détruites par un cataclysme « imprévu » au cours de la dernière partie; — mais si, d'autre part, on ne lui présente pas des scènes d'émotion qui s'adressent à ses facultés sensibles, qui étreignent son cœur et l'émeuvent profondément, il ne vibre pas et il sort du spectacle avec une arrière-pensée de mécontentement qu'il ne peut pas toujours définir très clairement mais qui vient de ce qu'il a été amusé, intéressé, distrait, mais non ému.

Au point de vue artistique, les images ne valent que par leur puissance d'émotion, par ce qu'on peut entrevoir d'humain et d'éternel dans les sentiments exprimés par l'auteur, et entrevus au travers des péripéties du scénario et de la conviction des interprètes, — par ce qu'elles suggèrent de l'invisible, de l'inconnu, du mystère. Le reste : beauté picturale, fastes de l'ambiance, est accessoire. — Charlie Chaplin nous a appris depuis

longtemps qu'il n'est pas besoin de décors grandioses, de multitudes imposantes et d'éclairages savants pour en imposer à notre attention, à notre sensibilité, et à notre admiration pour tout ce qu'il fait.

Les films de Griffith les plus émouvants ne sont pas ceux qui occupèrent le plus de monde pendant le plus longtemps, et qui nécessitèrent les plus gros apports financiers. *Le Lys Brisé* a fait battre plus de cœurs et couler plus de larmes que *La Naissance d'une Nation*, *Amérique*, *Intolérance* et *Les Deux Orphelins*, tous ensemble. Pourtant, *Le Lys Brisé* a été réalisé en dix-huit jours, avec trois interprètes et quelques dizaines de milliers de dollars, alors que ces autres productions demandèrent de longs mois de réalisation, des centaines de personnes et des crédits qui atteignaient les sommes invraisemblables de trois, quatre, voire cinq millions de dollars.

Malgré tous leurs atouts, *Le Voleur de Bagdad* et *Robin des Bois* n'ont pas fait oublier *Le Signe de Zorro*; de même *Rosita* et *Dorothy Vernon* n'ont pas éclipsé *Le*

Roman de Mary. — Hervil et Luitz-Morlat ont fait, l'un avec *La Flamme*, l'autre avec *La Course du Flambeau* — curieuse rencontre — une œuvre extrêmement humaine, avec des moyens très simples. Devant certains passages, véritables poèmes d'images, devant la puissance dramatique et psychologique, la vérité, l'humanité des situations, devant la sincérité extraordinaire de certains gros plans de Dermoz ou de Germaine Rouer, le public de la première, blasé pourtant par tant d'insipides mélodrames et de niaisés comédies, fut remué profondément.

Le metteur en scène qui connaît son art et les secrets ressorts de la sensibilité humaine cherche à créer des tableaux saisissants, et, pour cela, il a souvent recours aux dits premiers plans. Le gros premier plan est une loupe gigantesque qui grossit les visages démesurément, leur arrache leur secret pour le souffler aux yeux du spectateur. Leur puissance d'émotivité est incalculable. Ces têtes énormes qui nous apparaissent ne laissent rien perdre des sentiments qui les bouleversent; toute l'émotion qui transfigure un visage et semble courir



Qui mieux que CHAPLIN a su tirer autant d'émotion de ses interprètes ? Cette photographie nous montre EDNA PURVIANCE, CARL MILLER et LYDIA KNOTT dans *L'Opinion Publique*.

Mon Idéal Féminin

par
CONWAY TEARLE

TROIS mots suffisent à décrire mon type de femme. Ils sont : délicatesse, distinction, belle conversation; la légendaire



CONWAY TEARLE.

en fluide impalpable sur la peau, chaque tiraillement de muscle, chaque frémissement nerveux, agrandi démesurément, rayonnent psychiquement vers les regards braqués des spectateurs et galvanisent les cœurs.

Voyez toute l'émotion que recèlent en puissance les masques de M. de Féraudy et de Mosjoukine, de Henry Krauss et de Schutz, d'André Nox, de Charles Vanel et le visage du petit Coogan. Le rayonnement occulte d'un « close-up » tragique est un spectacle, pour qui sait voir, qui dépasse en ampleur les reconstitutions de carton-pâte où évoluent les chars de la reine de Saba, ou les damnés du septième cercle de l'Enfer. Scrutez le rapprochement des sourcils, le plissement des paupières, le frémissement des narines ou la contraction de la bouche, ils en disent souvent plus long que bien des grands gestes de théâtre ou des commentaires littéraires à prétentions poétiques. Quand vous reverrez Hayakawa ou Mosjoukine, observez bien l'acuité de leur regard, sa profondeur et sa puissance expressive. Dans les moments de souffrance ou plus simplement de tension d'esprit, il devient parfois impitoyable, irrésistible de pénétration et presque hagard sans que le visage perde rien de son impassibilité.

Chaplin exprime la tristesse toujours, partout et en dépit de tout. L'œil de Charlot est naturellement triste et c'est un spectacle bouleversant que cet œil dilaté de mélancolie incurable et d'angoisse continue, lorsqu'il surgit en premier plan. Car le comique de Chaplin ne provient jamais que de l'imprévu des situations et du ridicule des personnages, mais en lui-même Charlot, comme Chaplin, est triste et pitoyable et son œil est toujours voilé d'inquiétude. On sent qu'il se demande : Mangerai-je ce soir ? — Où coucherai-je cette nuit ? — Que vais-je devenir ? Lorsqu'il rit parfois à pleines dents et comme d'un rire mécanique et forcé, son œil se distrait un moment de cette obsession, mais c'est une joie bien fugace et sitôt le rire éteint, le trouble reparait dans l'œil.

Pour moi, l'œil de Charlie Chaplin en premier plan est et restera toujours le spectacle le plus émouvant de l'univers. Chers lecteurs, pardonnez-moi ma candeur et ma naïveté, mais ma sensibilité ne va pas plus loin.

JUAN ARROY.

adresse et la fabuleuse présence d'esprit de la femme ne m'étonnent pas beaucoup, et m'émeuvent si possible encore moins.

Je ne peux pas souffrir la présence de ces femmes qui limitent leur activité mentale à la tenue des comptes de leur train de maison. Par contre, j'ai une très vive admiration pour la femme qui va dans le monde et s'y fait une véritable carrière.

J'adore ma femme parce qu'elle a su diviser son activité en deux parties très distinctes : son home et le théâtre. Je lui préfère voir accomplir cette dernière activité. Dans les séparations occasionnelles qu'exige notre profession d'acteurs, nous nous laissons la plus grande latitude d'action, ce qui permet, en nous faisant mutuellement tolérants, cette chose admirable : l'expansion et l'accroissement de nos personnalités, l'élargissement de notre vision.

CONWAY TEARLE.

Vers le Contingentement

ON en discute depuis si longtemps que l'on a peine à croire que les temps soient révolus où se réalisera une éventualité ardemment souhaitée par les uns, âprement combattue par les autres et dont le moins qu'on en puisse dire est que nul ne sait très exactement quelles conséquences en doivent résulter.

Lorsqu'il s'agit, en effet, d'une réforme aussi grave que l'application des principes du nationalisme économique à une industrie internationaliste par essence, il est bien malaisé d'en calculer et préciser à coup sûr les répercussions. Comment, au surplus, fixer à cet égard sa certitude quand on voit les personnalités les plus éminentes et les plus compétentes soutenir, en matière de contingentement, des thèses nettement opposées, à grand renfort d'arguments contradictoires ?

Pour nous, dans l'état de la question, nous voulons nous borner à exposer impartialement les affirmations et prévisions formulées de part et d'autre.

Ainsi, le public, juge naturel d'un débat auquel il est d'ailleurs intéressé, pourra se prononcer en connaissance de cause.

Mais il faut, avant tout, expliquer à ceux qui sont peu familiarisés avec ce terme barbare, ce qu'est le contingentement.

Et pour l'expliquer, on ne saurait mieux faire que d'évoquer l'exemple de certains pays étrangers.

Car, bien entendu, nous n'avons pas, en France, le monopole de cette interminable controverse qui oppose les libre-échangistes et les protectionnistes du film.

La production américaine est devenue si formidable, que son afflux sur le vieux continent a provoqué, dans tous les pays producteurs, une réaction plus ou moins vive.

En Angleterre, on cherche encore la formule de la résistance.

Mais on croit l'avoir trouvée en Allemagne et en Italie.

En Allemagne, à l'heure actuelle, pour obtenir licence d'introduire un film étranger, il faut prouver que l'on a produit un film allemand.

En Italie — si nous en croyons les renseignements récemment publiés — les Di-

recteurs sont astreints à consacrer une semaine à la production nationale pour chaque période de deux mois.

Ces deux exemples montrent que le contingentement peut se faire selon des modalités fort différentes.

N'avait-il pas été question, chez nous, d'accorder un dégrèvement spécial de la taxe d'Etat aux Directeurs de cinémas qui passeraient dans leurs établissements un minimum de 25 ou 30 0/0 de films français ?

La proportion abandonnée aux films étrangers était encore considérable. En outre, personne n'était brimé, puisque les Directeurs demeuraient libres de leur choix.

Cependant, les Directeurs ne parvinrent pas à se mettre d'accord sur cette formule et la proposition échoua devant le Parlement.

La formule que l'on préconise actuellement en France se rapprocherait du système allemand mais n'en aurait pas la rigueur mathématique.

Les Allemands ont bien pu, en effet, au lendemain de la guerre, pour protéger leur industrie cinématographique naissante, prendre des mesures draconiennes. Ils avaient les mains libres. Leur défaite même les avait libérés des obligations inscrites dans leurs traités de commerce. Nous n'en sommes pas là. Des traités de commerce, déjà anciens, continuent de nous lier. Il faut donc chercher le moyen d'agir sans s'exposer au reproche de ne pas respecter les engagements pris, la signature donnée.

C'est pourquoi l'on aurait songé, paraît-il, à éviter toute mesure fiscale ou douanière. L'organisme de contingentement ne serait autre que la censure. La censure est toujours maîtresse de ses décisions. Elle n'accepterait plus qu'une proportion déterminée de films étrangers, et voilà tout.

Au reste, il est fort possible que l'on s'arrête finalement à une méthode différente. Mais les procédés d'application importent peu. Ce qu'il faut voir, c'est le principe et ce qu'il faut prévoir, ce sont les résultats.

Nous produirons, à cet égard, les opinions en présence.

PAUL DE LA BORIE.



Architecture moderne de R. MALLET-STEVENS dans *Le Secret* de Rosette Lambert.

Oui, le Cinéma est un Art !

IL y a quelques mois parurent, dans *Comœdia*, ces lignes quelque peu paradoxales signées M. V. E. Vincent.

« Le cinéma n'est pas un art (cela n'empêche nullement qu'il le devienne ; pour le moment, il est souvent beaucoup mieux qu'un art), le cinéma n'est pas un art pour la simple raison bien compréhensible qu'il n'est pas l'œuvre, la résultante d'une seule pensée, d'une organisation personnelle, mais bien l'industrie de plusieurs. Le cinéma ne vivant que par les apports des mimes, acrobates, décorateurs, metteurs en scène, costumiers, tapissiers, adaptateurs, électriciens et photographes nécessaires à la réalisation d'une bande cinématographique ».

Alors, à ce compte-là, le théâtre lui non plus n'est pas un art !... Car j'y trouve, en plus de l'œuvre ayant parfois plusieurs collaborateurs, l'influence d'un metteur en scène, souvent d'un chef d'orchestre, d'un ou de plusieurs décorateurs spécialistes, la personnalité des artistes, l'amorphisme de la figuration et des chœurs, quand il y en a, la fantaisie des danseuses, la virtuosité lumineuse de l'électricien, etc., etc. !

Continuant, M. V. E. Vincent affirme

que le cinéma ne peut être de la vie sculptée pour la simple et enfantine raison qu'il n'est pas plastique, parce que l'écran n'a que deux dimensions (largeur, hauteur), alors que la sculpture dispose des trois dimensions (largeur, hauteur et profondeur).

Je ne veux pas chicaner plus longuement les paradoxes de M. V. E. Vincent, qui semble vouloir les justifier en invoquant l'autorité de feu Louis Delluc, et lui donner la joie de croire que nous avons « marché », car je suis persuadé que toute sa cinéphobie n'est que superficielle. En tous cas, si elle ne l'était pas, cela ne serait d'aucune importance.

A un dîner-conférence présidé par M. Pierre Mille et organisé par « Les Compagnons des professions intellectuelles », un ingénieur, M. Guizelin, dénia au cinéma toute qualité d'art, et avoua ingénument lui préférer, et de beaucoup, la revue des Folies-Bergère ; opinion personnelle qui ne prouve pas que le cinéma ne soit un art.

« C'est de la mécanique appliquée, soutint cet ingénieur, de la copie servile du geste humain, qui ne donne point de satisfaction à l'artiste, qui ne communique point avec

le public et ne satisfait pas le spectateur, qui n'a devant lui qu'un art incomplet qui a besoin de musique devant l'écran, et qui dévide son histoire avec une odieuse précision toujours mécanique ».

Mme la comtesse de Baillehache, M^e Mathiot et MM. Roger Lion et Martin Dumesnil se chargèrent de lui répondre, et, finalement, M. Pierre Mille rappela spirituellement que le cinéma n'avait que 30 ans et que le théâtre en avait 3.000 passés !

D'abord, qu'est-ce que c'est que l'Art ? L'Art, c'est l'amour du beau, le beau est en toutes choses, et, tout particulièrement, très particulièrement dans le cinéma.

Par ses moyens d'exécution, ainsi que le théâtre, le cinéma est bien l'art synthétique par excellence, car, comme la littérature, il a un sujet ; comme le théâtre, une interprétation ; comme l'architecture, des lignes équilibrées selon les lois de la perspective des trois dimensions ; comme la sculpture, une plastique ; comme la peinture, des valeurs et, un jour prochain, des nuances dans toutes leurs gammes ; enfin, comme la musique, un rythme poétique évoquant facilement, en l'âme des musi-

ciens, les mélodies et les harmonies qui conviennent pour l'accompagner.

Le film sans sujet n'a jamais existé, n'existe pas, ne peut exister ; car, même à l'insu du réalisateur, il y a toujours un sujet.

Les documentaires géographiques ou industriels magnifient la nature, œuvre de Dieu ; ou la fabrique, œuvre des hommes.

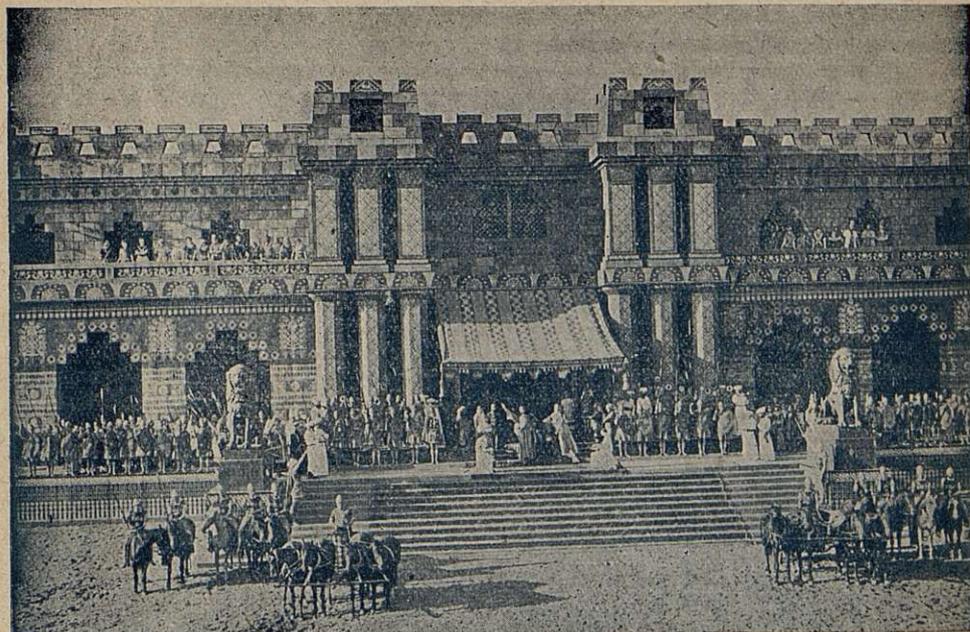
Si les uns évoquent les descriptions les plus poétiques, les autres analysent l'âme des choses, selon les traditions de l'école réaliste dont Balzac, puis Zola furent les maîtres les plus réputés.

Si le sujet nous raconte et visualise une histoire connue ou inédite, quelle qu'elle soit, la psychologie des personnages, le mélodrame ou la comédie de l'action donnent au film un sujet que le metteur en scène et son opérateur de prises de vues traduiront en des milliers d'images successives.

Le film est interprété par des artistes qui, avec plus ou moins de talent, ajoutent au rôle beaucoup de leur personnalité. Il l'est aussi par des choses — fleurs, téléphone, lettre, revolver, bijoux, etc. — dont l'inerte apparition évoque par réflexe, en l'âme



Ensemble sculptural (Le Lys de la Vie).



Architecture reconstituée (La Glorieuse Reine de Saba).

du spectateur, mille impressions différentes et agissantes. Un objet oublié sur une table et vu en premier plan joue plus le drame ou la comédie qu'une scène où se verraient de nombreux acteurs ; et un train qui fuit, qui vient ou qui s'arrête, un navire qui passe à l'horizon impressionnent le spectateur aussi éloquemment que la plus belle des tirades.

L'architecture intérieure ou extérieure nous fait connaître la majesté des monuments les plus divers, et leurs styles antiques, classiques, modernes ou futuristes sont d'habiles réminiscences ou d'intéressantes anticipations encadrant artistiquement le sujet, car, quoi qu'on puisse dire, au cinéma, dans le film le moins heureusement réalisé, il y a toujours un sujet, et, plus ou moins nombreuses, des manifestations d'art. De ce que les monuments célèbres ont été parfois reconstitués au théâtre par de fort beaux décors — la cathédrale de Munster, dans *Le Prophète* ; le château de Chenonceaux, dans *Les Huguenots*, etc. — on s'est extasié, et non sans raison, on les a classés parmi les chefs-d'œuvre de la décoration. Et l'on ne voudrait pas reconnaître que le même sujet traité cinématographiquement n'est pas, lui aussi, une manifestation

artistique réalisée par l'art photographique, qui, selon l'éclairage ou l'intensité lumineuse recherchée, avec ses tons sur tons ayant leurs propres valeurs picturales, valeurs qui ne feront que s'affirmer encore plus le jour où le cinéma pourra se servir couramment des différents procédés de trichromie cinématographiques, est bien un art puisque, grâce à cette photographie dont on va fêter le centenaire, il interprète la Nature, les sujets et les choses ?

Le cinéma a même créé l'architecture expressive dont on ne saurait trop souligner l'importante influence et la puissante propagande pour l'avenir. Sans le cinéma, qui fut un précurseur dans l'art de la décoration, l'Exposition des Arts Décoratifs serait incompréhensible à des milliers de visiteurs. Et quand on a vu certains films stylisés tels que ceux de Marcel L'Herbier, de *Rose-France* à *L'Inhumaine*, par exemple, les œuvres les plus avancées de nos jeunes architectes contemporains semblent retarder d'un quart de siècle sur les décors cinématographiques, et ne suivre que timidement l'évolution architecturale moderne.

(A suivre.)

V. GUILLAUME-DANVERS.

Les Collaborateurs du Studio

LE RÉGISSEUR

On ne parle jamais de lui et pourtant il travaille tout le temps. Son labeur est immense : il commence bien longtemps avant la première scène du film et cesse bien longtemps après. C'est un anonyme et pourtant un ouvrier, un artisan indispensable, quelquefois un artiste. Il est, pour le metteur en scène, à la fois un secrétaire, un trésorier et un administrateur. C'est, en vérité, un grand improvisateur, il doit tout trouver et à la dernière minute. Faut-il un meuble, un costume, un figurant ou un petit rôle, au dernier moment, une demi-heure avant de tourner, on le lui réclamera.

Dans les grandes organisations de production d'Amérique où les fonctions sont réparties sur des centaines d'individus : directeur, assistant-directeur, art-director, technical-director, décorateur, cameraman, aide-cameraman, costumier, perruquier, armurier, casting-director, musiciens, etc., la tâche du régisseur se trouve répartie sur dix, quinze, vingt personnes.

Ici, où de semblables organisations n'existent pas, ou sont encore à l'état de projet, le régisseur doit cumuler toutes ces fonctions différentes et disparates.

Le régisseur est l'homme de l'ordre, du calcul et de l'initiative. Il doit commander et surveiller l'érection des décors. Il doit louer les costumes, les meubles, les accessoires et, pendant toute la durée de la location, il doit les surveiller attentivement car il en est responsable. En extérieurs, il doit, plusieurs jours avant la prise de vues, aller repérer les coins de paysage qui concordent avec la description du scénario, si bien que le réalisateur ne perde pas de temps à cette recherche. En intérieur, il doit savoir que tel jour, à huit heures du matin, le réalisateur aura besoin de trois ou quatre cents figurants dans le studio, il doit s'occuper de les engager, pointer leur entrée, vérifier leur tenue, corriger nœud de cravate par ci, coiffure par là ; le soir, il doit les payer. Au dernier moment on a besoin d'un petit pain de quatre sous, ou d'une torpédo quarante chevaux, d'un vase japonais, ou d'une statue équestre, d'un billard ou d'une minuscule bougie pour mettre dans un chandelier, d'une gaze pour faire la photo floue ou d'une bombe fumigène pour simu-

ler une explosion, on les demandera encore au régisseur, toujours au régisseur.

Le metteur en scène a-t-il à répondre à une lettre, une course personnelle à faire, c'est encore au régisseur qu'il demandera cette complaisance.

Le régisseur est, en quelque sorte, le bras droit du réalisateur, il doit être prêt à le seconder en tout, il doit voir tout ce qui échappe à l'œil du « patron », il doit être un second lui-même. Et tout cela pour quel bénéfice moral : aucun, son nom n'est jamais mentionné, il sera toujours un anonyme. Je sais bien que vous allez me répondre qu'en la circonstance, le bénéfice matériel compense largement le bénéfice moral. Eh bien, pas toujours. Le régisseur est, en général, un artisan assez mal rétribué, et que certains croient devoir traiter comme un domestique. C'est une grave erreur, car cet homme, si actif et si modeste, est un des plus sûrs et des plus solides piliers de la fabrication du film.

En France, ils sont de véritables collaborateurs techniques et artistiques de la mise en scène cinématographique et méritent certainement bien plus que les pauvres petits éloges que j'ai pu leur adresser au cours de cet article.

JUAN ARROY.

Nicolas Rimsky monte "Paris en 5 jours"

Nicolas Rimsky, qui remporte partout un véritable triomphe dans *Le Nègre blanc*, procède actuellement au montage de sa dernière production : *Paris en 5 jours*. Une partie de ce film, supérieur encore à tous ceux du célèbre artiste russe, représente la promenade, en autocar, de touristes américains à travers Paris.

Le montage de cette scène est particulièrement délicat : c'est la première fois qu'une succession aussi longue de « travelings » a été réalisée, et les difficultés auxquelles le réalisateur s'est heurté pour raccorder ou enchaîner les bouts de scène ont été nombreuses. Le résultat, toutefois, dépasse les espérances et cette randonnée touristique en « Rapid Car » sera l'un des passages les plus remarquables du film.

Dolly Davis est la protagoniste de cette production Albatros, dont Nicolas Rimsky est la grande vedette.

La Vie, les Films et les Aventures de Douglas Fairbanks (1)

par ROBERT FLOREY

Le mariage de Doug et Mary fut célébré le plus simplement du monde.

C'est le révérend docteur Brougher qui, à Hollywood, unit le couple par un beau dimanche du printemps de 1920.

Douglas avait fait construire à Beverly-Hills la magnifique résidence qu'il y occupe encore actuellement.

Une « party » d'une très stricte intimité réunit à Beverly-Hills, le soir du mariage, Mme et M. Robert Fairbanks, miss Marjorie Daw, Mr. Bennie Zeidman, Charlie Chaplin, Lottie Pickford et Jack Pickford, Mme et M. John Fairbanks, Mme Charlotte Pickford et, naturellement, Mary et Douglas.

Le dîner fut servi dans la grande salle à manger et Mary Pickford reçut avec émo-

érou ses meilleurs vœux de bonheur. Bennie Zeidman fit de même et la soirée se termina le plus joyeusement du monde.



« L'Excentrique »

Douglas Fairbanks, qui n'avait jamais bu que de l'eau, accepta de tremper ses lèvres dans une coupe de champagne !!! Ce fut un événement.

A cette époque, Mary Pickford, qui venait de terminer *Polyanna*, commençait la réalisation de *The Love Light* et Douglas Fairbanks procédait au montage de *The Mollycoddle*. Trois mois plus tard, le jeune ménage quittait la Californie pour se rendre d'abord à New-York et pour faire ensuite son voyage de nocé en Europe (été 1920.)

*
**

DOUG et MARGUERITE DE LA MOTTE dans L'Excentrique.

tion tous les présents que ses amis et parents lui firent.

Charlie Chaplin, suivant son habitude, fit un petit speech et adressa aux nouveaux

(1) Voir le début de cette étude dans les numéros 28 et suivants.

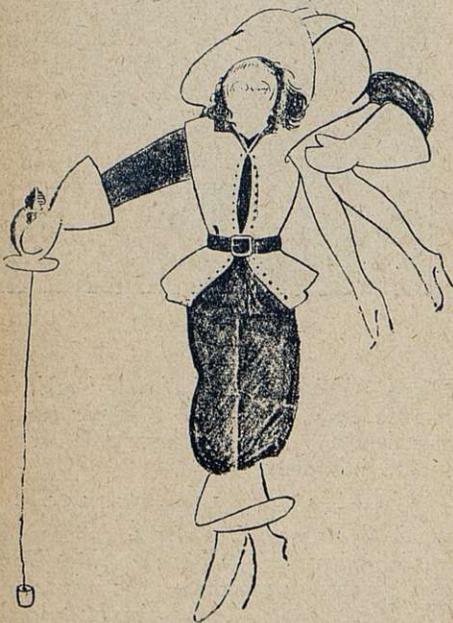
The Mark of Zorro est la quatrième production de Douglas Fairbanks pour les « United Artist's ». Le scénario, tiré de l'histoire de Johnston Mc Culley, publiée par le *All Story Weekly Magazine*, sous le titre de *The Curse of Capistrano*, fut mis

en scène par Fred Niblo, assisté de Ted Reed.

Rappelons la distribution de ce film, qui est considéré comme le chef-d'œuvre de Douglas :

Don Diego Vega	DOUGLAS FAIRBANKS	
Senor Zorro		
Sergent Pedro		Noah Beery
Don Carlos Pulido.....		Charles Hill Mailes
Dona Catalina		Claire Mc Dowell
Lolita		Marg. de la Motte
Le capitaine Juan Ramon..		Robert Mc Kim
Le gouverneur Alvarado...		George Periolat
Le Frère Felipe.....		Walt Whitman
Don Alejandro		Sidney de Grey
Un Indien	Charles Stevens	

Pour les nécessités de ce film, Douglas fit construire, dans la San-Fernando Valley, un « set » représentant Los Angelès, tel



Une amusante caricature de DOUGLAS dans Les Trois Mousquetaires.

qu'il était il y a 100 ans, c'est-à-dire avant l'arrivée des Américains. Le premier jour que Douglas eut à tourner dans ces décors, deux bûcherons vinrent annoncer qu'il était nécessaire d'évacuer la place attendu que la forêt voisine était en feu et que tous les décors allaient certainement être brûlés... Douglas la trouva mauvaise et, loin de se sauver, il donna l'ordre à tous ses figurants et artistes ainsi qu'aux autres membres de

sa troupe de commencer immédiatement à combattre l'incendie. Il promit double paye à tous ceux qui l'aideraient dans cette tâche... Le soir même tout était éteint et, le lendemain, Douglas commença à travailler en toute tranquillité. Il avait donné ainsi une preuve de plus de sa présence d'esprit et de son énergie.

Après *The Mollycoddle*, Ruth Renick était retournée à New-York pour jouer au théâtre et Douglas, une fois de plus, s'était trouvé sans « leading-lady ». Les gentes demoiselles d'Hollywood l'apprirent et dès que Fairbanks commença à faire le « cast » de *Zorro*, il reçut de nombreuses visites.

Parmi toutes les candidates il sélectionna Marguerite de la Motte, charmante jeune fille de dix-sept printemps, qui avait, du reste, débuté avec lui dans *Arizona*, et qui, dans l'intervalle, avait tourné avec Jack Pickford et différents autres stars.

Les autres rôles de *The Mark of Zorro* furent tenus également par des artistes de premier ordre, dont Noah Beery, qui campa un magistral sergent Gonzalès. Au cours du duel entre Zorro et Gonzalès, au commencement du film, Douglas faillit être traversé par l'épée de Noah Beery, au moment où celui-ci enfonçait son épée dans le tonneau de vin, avec un irrésistible élan. Douglas n'eut que le temps de sauter de côté... Cela porta beaucoup sur le public, mais une seconde d'inattention eût certainement été fatale à Douglas...

Lorsqu'il eut terminé *Zorro*, après onze semaines de travail ardu, Douglas décida de prendre un peu de repos en tournant cette fois-ci un film moderne. Il écrivit alors, avec Kenneth Davenport, le scénario de *The Nut*, qu'il commença à tourner immédiatement après avoir achevé *Zorro*.

The Nut (L'Excentrique) fut interprété par Douglas Fairbanks, Marguerite de la Motte, William Lowery, Gerald Pring, Morris Hughes, Barbara La Marr et Charles Stevens.

Toutes les scènes de ce film furent tournées à l'intérieur du studio, la troupe n'eut pas à aller tourner d'extérieurs. On bâtit tous les décors des rues, des maisons et des intérieurs sur les vastes terrains du studio. Entre autres détails, je dois dire que Charlie Chaplin figura dans ce film un petit rôle de promeneur nocturne qui croise Charlie Jackson au coin d'une rue peu éclairée. On voit Charlot de dos, vêtu d'un grand

manteau et nul ne se doute que c'est le génial comique qui tient cet emploi de figurant pour lequel il exigea, du reste, les \$ 7.50 réglementaires... Il n'est du reste pas rare de voir le personnel de la « Douglas Fairbanks Corporation » mettre la

main à la pâte et tourner de petits emplois dans les films du grand Doug. Dans *Say Zoung Fellow...* le grave John Fairbanks lui-même figura un invité dans une scène d'hôtel. Mark Larkin, le manager de publicité américaine de la firme, joue toujours les rôles de photographe ou de journaliste... Robert Fairbanks et Bennie Zeidman ont également tenu à paraître sur l'écran, et Mary Pickford fit de même dans une scène de *Robin des Bois*. J'ai joué moi-même le rôle d'un lépreux dans ce même film tandis que la demoiselle des téléphones de la « Corporation » fut une maid de la cour d'Angleterre...

The Nut fut le dernier film comique moderne tourné par Douglas. Il est fort probable que nous ne reverrons plus le grand artiste dans un de ces rôles de cowboy dans lesquels il excellait cependant.

The Mark of Zorro ayant fait de merveilleuses recettes, Douglas décida de ne plus interpréter que des caractères romantiques. Et c'est alors qu'il commença à penser aux *Trois Mousquetaires*.

En terminant avec ce chapitre, je tiens

à faire remarquer que le metteur en scène de Douglas Fairbanks, Ted Reed, avait été autrefois opérateur, puis régisseur. Ted Reed n'est pas le seul homme que l'on puisse citer ainsi en exemple. Albert Parker, Joseph Henabery et Victor Fleming,



Un flirt original de DOUG-D'ARTAGNAN et de MARY PICKFORD.

qui sont, à l'heure actuelle, cotés parmi les meilleurs metteurs en scène à Los Angelès, ont tous débuté dans la « Douglas Fairbanks Corporation » comme opérateurs ou régisseurs. Douglas Fairbanks aime son personnel et ses camarades et il fait tou-

jours l'impossible pour donner de l'avancement à ses amis.

**

The Three Musketeers fut mis en scène par Fred Niblo, d'après l'adaptation du roman d'Alexandre Dumas par Edward Knoblock.

La distribution était ainsi composée :

D'Artagnan	DOUGLAS FAIRBANKS
Anne d'Autriche	Mary Mac Laren
Cardinal de Richelieu....	Nigel de Brulier
Duc de Buckingham.....	Thomas Holding
Constance Bonacieux	Marg. de la Motte
Monsieur de Tréville.....	Willis Robards
De Rochefort	Boyd Irwin
Milady	Barbara La Marr
Bonacieux	Sidney Franklin
Planchet	Charles Stevens
Athos	Léon Bary
Porthos	George Siegmann
Aramis	Eugène Pallette
Of. des gardes du Cardinal.	Comte J. de Limur

Le scénario qu'Edward Knoblock, Kenneth Davenport, Lotta Woods et Douglas Fairbanks tirèrent de l'œuvre fameuse de Dumas ne traitait qu'un seul épisode des aventures de d'Artagnan : celui des ferrets de la Reine. Naturellement le commencement du film nous montra l'arrivée de d'Artagnan à Paris et comment il devint mousquetaire. La fameuse et rigide pudibonderie américaine obligea les scénaristes à rendre d'Artagnan amoureux de la nièce de Bonacieux et non de sa femme, et c'est pour l'amour de Constance qu'il entreprend d'aller à Londres chercher les fameux ferrets que la Reine a eu l'imprudence de donner à Buckingham. La moitié du film de Douglas traite de son voyage à Londres, des embûches nombreuses qui lui sont tendues par les gens à la solde du cardinal et comment il réussit à triompher et à revenir à temps pour que la reine puisse paraître au bal donné par le Roi, avec les ferrets épinglés à son corsage. Comme les Américains adorent voir les films où tout se termine bien, on nous montre Richelieu, beau joueur, relâchant Athos, Porthos et Aramis qu'il détenait prisonniers après qu'ils eussent été blessés par ses gardes durant la chasse aux ferrets. Finalement, à la satisfaction générale, d'Artagnan, qui devient capitaine des mousquetaires du Roi, peut épouser la gracieuse Constance Bonacieux.

De nombreux incidents marquèrent les

prises de vues. Au cours de la scène du duel dans la boutique de l'apothicaire, Douglas, en sautant, se heurta fortement le genou contre un banc en bois et il faillit se casser la jambe; une autre fois, encore pendant une scène de duel, il se tordit cruellement le poignet. Pour les scènes d'escrime, Douglas s'était entouré d'escrimeurs de première force, tels que le professeur H. J. Uyttenhove, ancien champion belge, qui lui donna quelques bonnes notions de « fencing ». George Siegmann, Eugène Pallette, Léon Bary, Boyd Irwin, Thomas Holding étaient également tous d'excellents amateurs. Pour interpréter les rôles des soldats du roi et du cardinal, Douglas avait choisi les meilleurs champions d'escrime de Californie. Chaque matin, avant de commencer à travailler, toute la compagnie s'entraînait à l'épée... Le studio était devenu une véritable salle d'armes... Robert Fairbanks avait pris la précaution de faire bâtir dans le studio un petit bâtiment qui servait d'hôpital et le docteur Joseph Rideaux eut l'occasion de donner, chaque jour, ses soins à quelque blessé...

Un jour qu'il tournait les premières scènes de son film, Douglas reçut une offre de M. Hans Sarnow, de la Nordeutsche Bank de Hambourg, qui lui proposait d'acheter *Meteor V*, le superbe yacht que l'empereur d'Allemagne avait fait construire à Kiel quelques mois avant la grande guerre... Hans Sarnow proposa à Douglas d'acheter le grand bâtiment pour la somme de \$ 170.000.

Douglas répondit avec humour que sa piscine de Beverly Hills n'ayant que cinquante pieds de large, il lui était impossible d'acheter un bateau qui avait plus de cent-vingt pieds...

Les *Three Musketeers* furent entièrement tournés à Los Angeles. Les grandes scènes extérieures furent photographiées au « Lasky Ranch » et les scènes nautiques à la plage de Santa-Monica. Lorsque Douglas eut terminé son film, il se rendit à New-York à l'occasion de la première et il fit ensuite un second voyage en Europe avec Mary Pickford.

(A suivre) ROBERT FLOREY.

Pour tous changements d'adresse, prière à nos abonnés de nous envoyer un franc pour nous couvrir des frais.

La seconde partie des "Nibelungen"

LA VENGEANCE DE KRIEMHILD

QUELLE prestigieuse évocation que cette seconde partie des *Nibelungen* ! Dans *La Mort de Siegfried*, le réalisateur, Fritz Lang, nous avait retracé l'amour de Siegfried et de Kriemhild, les prouesses surhumaines du héros, les jalousies qu'elles suscitent. Mais la haine épée le jeune couple. La vierge guerrière Brunhild et Hagen Tronje s'unissent pour assassiner Siegfried.

Le meurtre s'accomplit, et Kriemhild fait le serment de venger son époux.

C'est sur cette très belle scène que se terminait la première partie de l'œuvre de Fritz Lang. On avait admiré la beauté picturale des tableaux, qu'ils représentent les exploits de Siegfried ou qu'ils évoquent, au milieu de dé-

cors tout de fraîcheur, l'idylle des deux héros. L'amour conduisait les principaux personnages de la légende. Dans *La Vengeance de Kriemhild*, au contraire, c'est la haine qui règne en maîtresse, c'est elle qui fera tout accepter à la femme éplorée de Siegfried. Elle deviendra, malgré sa répugnance, l'épouse d'Attila, roi des Huns, et n'hésitera pas, tant que sa vengeance ne sera pas satisfaite,

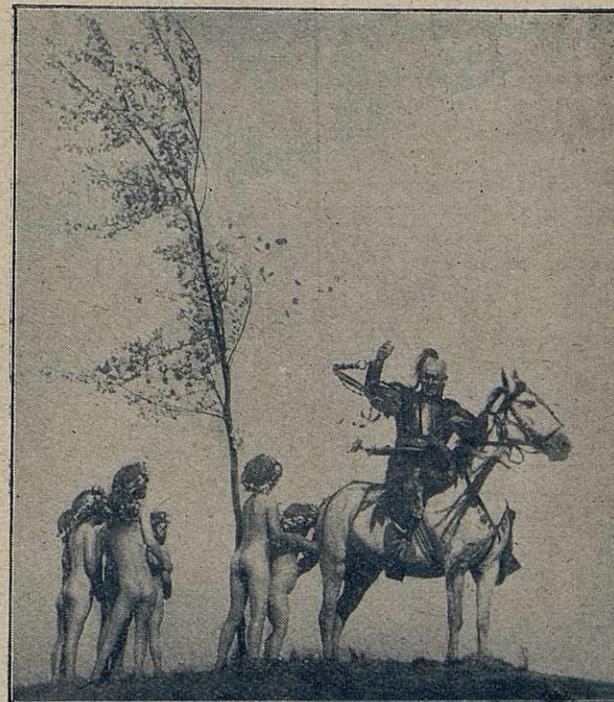
à faire périr les êtres qui lui sont les plus chers.

En face de cette volonté implacable se dresse un autre sentiment : celui de la solidarité et du respect à la parole donnée. Compagnons d'armes de Hagen Tronje, le roi Gunther et ses frères Gerenot et Giselher combattront jusqu'à la mort pour le défendre, et le chef des Burgondes, qui n'hésita pas, par faiblesse, à laisser accomplir le meurtre de Siegfried, couvrira de son corps, jusqu'à son dernier soupir, son fidèle vassal.

On voit quel parti Fritz Lang a pu tirer d'un tel sujet. Ses héros sont essentiellement des « surhommes » tels que les conçoivent les légendes germaniques, des rivaux des dieux et

demi-dieux de l'*Iliade* qui aimaient à combattre parmi les mortels. Du « surhomme », les personnages choisis par le cinégraphiste nous donnent franchement l'impression. Tout, chez eux, est formidable, des sentiments jusqu'aux gestes, et leurs exploits ne sont pas sans grandeur et sans idéal.

La première moitié de *La Vengeance de Kriemhild* nous montre surtout la reine pré-



Ère de joie à l'annonce de la naissance de son fils, Attila jette des pièces aux enfants qui fêtent le retour du printemps.

parant sa terrible revanche. Immobile, drapée dans son long manteau, elle fait songer aux implacables Erynnyes de l'antiquité. Rien ne l'arrêtera. Elle, si belle, ne rougira pas de s'unir au barbare Attila et ce n'est pas une des moindres scènes du film que celle où le roi des Huns reçoit dans son palais celle qui va devenir son épouse. Il est ébloui et doute encore de son bonheur. Kriemhild, de son côté, dompte sa répugnance. Alors, dans un élan d'admiration et d'amour, le chef nomade jette sur le sol son manteau royal pour permettre à sa bien-aimée de venir jusqu'à lui.

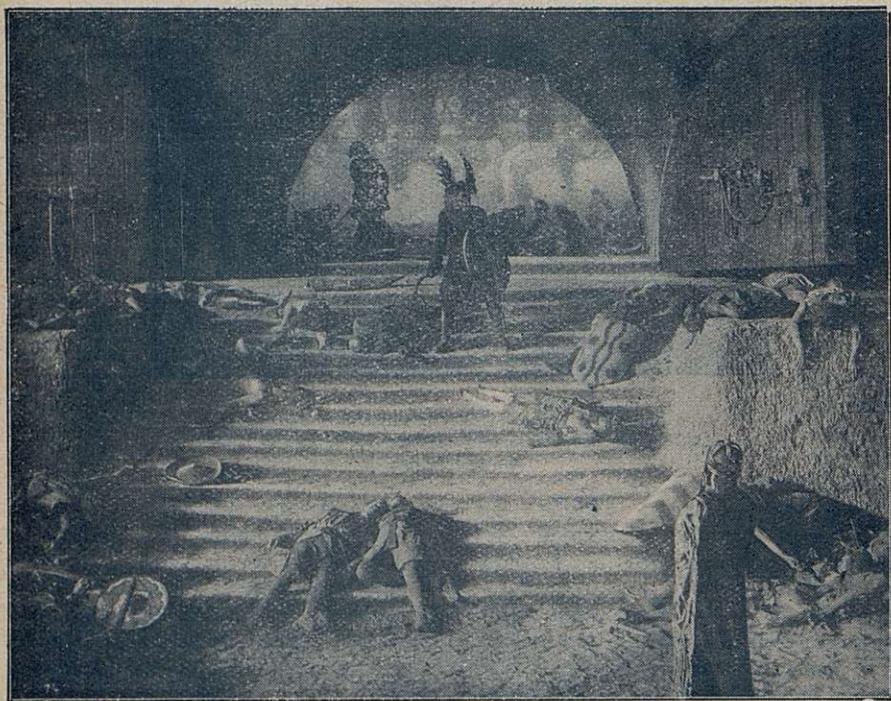
Il nous faudrait citer quantité de scènes tant elles sont, les unes et les autres, à la fois artistiques, émouvantes et grandioses. Quoi de plus beau que ce siège épique du palais où sont enfermés les Burgondes ! On croirait voir s'animer des évocations d'un Cormon ou d'un Rochegrosse. N'est-il pas poignant le tableau où les derniers défenseurs, protégés par leurs longs boucliers, descendent lentement le long de l'escalier en flammes pour pouvoir emporter les cadavres de leurs compagnons d'armes ?

De toute l'interprétation choisie par Fritz

Lang, nous ne saurons jamais assez louer le talent. Les êtres incarnés par les artistes personnifient des idées et des sentiments et ce n'était pas chose aisée que de pouvoir nous les rendre avec toute leur saisissante grandeur. Semblable à une vivante statue est Marguerite Schon, Kriemhild, avide de vengeance, insensible à la disparition de ses frères ! D'Attila, Rudolf Klein Rogge burine un portrait formidable. Les rôles de Gunther, Hagen Tronje, Volker von Alzey sont interprétés par les mêmes artistes que *La Mort de Siegfried* : Theodore Loos, Adalbert Schletton et Bernhard Goetzke. Ils sont impressionnants d'allure et s'adaptent remarquablement à leurs personnages.

Par les soins des Etablissements Louis Aubert, qui viennent d'éditer cette production de tout premier ordre, le public français pourra enfin applaudir cette œuvre grandiose qui contribuera pour beaucoup à donner au cinéma une signification artistique que de nombreux films exécutés en série lui ont fait trop souvent perdre.

ALBERT BONNEAU.



Pendant le siège du château, Kriemhild se trouve face à face avec son ennemi irréductible, Hagen.



EMIL JANNINGS

Photo Pinto, Rome.

Cet interprète remarquable, au talent si souple et cependant si puissant, a campé un Néron d'une allure formidable dans le « Quo Vadis ? » présenté par Aubert

" GRAZIELLA "



Cette curieuse photographie nous montre M. Emile Dehelly et son fils Jear dans « Graziella », où ils évoquent Lamartine à deux époques de sa vie.



Jean Dehelly et Nina Vanna, les deux protagonistes du très beau film que M. Vandal a tiré du célèbre poème de Lamartine.



Studio V. Henry.

RACHEL DEVIRYS

La très belle artiste que l'on peut applaudir actuellement dans les principales salles de Paris dans « Visages d'Enfants », de Jacques Feyder.



Un très beau premier plan d'Estelle Taylor et d'Antonio Moreno dans « El Tigre », que Paramount doit présenter prochainement.



Au repos, pendant qu'on tournait « Frère Jacques », de Marcel Manchez. De gauche à droite : Dolly Davis, Enrique Rivero, Jacky Monnier, Espinos, Mme Manchez, Malver, de la Noë et le réalisateur Marcel Manchez.

“ LA RONDE DE NUIT ”



« La Ronde de Nuit », de Pierre Benoit, réalisation de Marcel Silver, s'annonce comme devant être un des gros succès de la saison. Voici, dans un très beau décor édifié en studio, la principale interprète du film : Raquel Meller et Gaïdaroff qui tient un des premiers rôles.



De Riga, où se poursuit la réalisation de « Michel Strogoff », nous recevons cette photographie. De droite à gauche : MM. S. Schiffrin, V. Tourjansky, le général Danker, commandant la région militaire de Dvinsk, et Mme Danker.



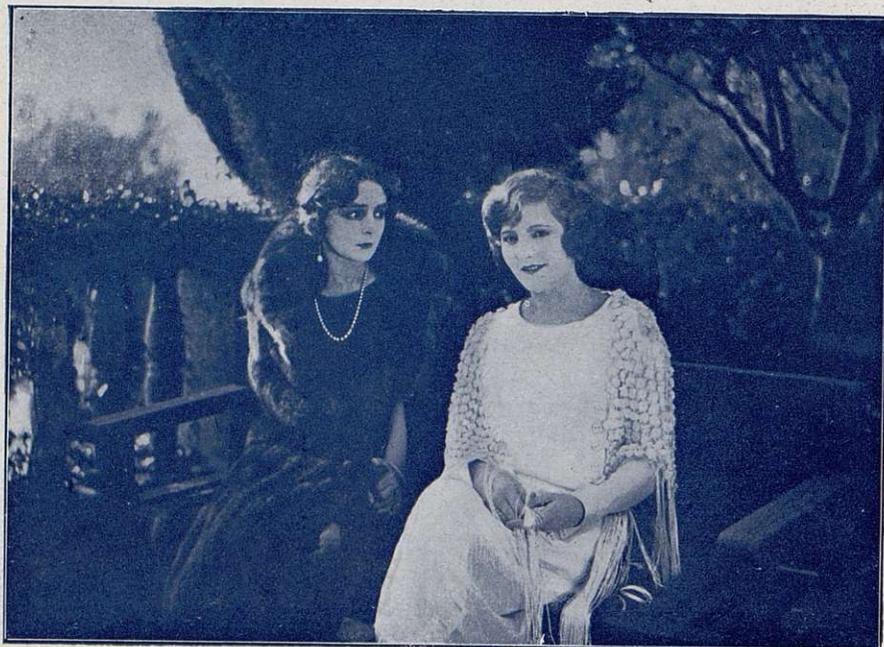
Robert Macaire (Jean Angelo) rosse d'importance son acolyte Bertrand (Alex Allin) dans une scène des « Aventures de Robert Macaire », que Jean Epstein réalise pour Albatros.



MACISTE

Le surprenant et sympathique interprète de nombreuses productions. Ses deux dernières : « Maciste Empereur » et « Maciste aux Enfers », sont deux super-films Pittaluga qui seront distribués par Gaumont-Metro-Goldwyn. La Société des Films Pittaluga présentera prochainement une autre grande production : « Maciste dans la cage aux Lions ».

" LEURS DESTINÉES "



Sans doute nous présentera-t-on prochainement le dernier film de G. Dini, dont le montage vient d'être achevé.

En haut : Nina Orlove et Francine Mussey, dans un des plus jolis parcs de la Côte d'Azur; en bas : Georges Vaultier et Nina Orlove.

Du Discontinu au Continu

GRACE à l'invention des frères Lumière, les 50 ou 60.000 images successives dont se compose un film peuvent se résoudre en une série continue. En fait, elles ne le font point, d'abord parce qu'on a inventé d'intercaler des titres entre les images, pour faire parler l'art silencieux, ensuite parce qu'on a renoncé depuis longtemps à tourner du même point de vue, qu'on a même découvert que la possibilité de changer de point de vue, d'entremêler deux suites d'images fournirait à l'écran ses plus précieux moyens d'expression. Ainsi, la continuité qu'assurait l'invention mécanique a été rompue; il s'agit de la rétablir soit matériellement, soit psychologiquement.

Matériellement, il existe un moyen, qui est le fondu enchaîné, naguère fort en vogue, et grâce à quoi la seconde image commence à paraître avant que la première soit effacée. Mais ce procédé présente de graves inconvénients. Il exige que le commencement et la fin de chaque scène soient déterminés d'avance et invariablement, ce qui enlève toute élasticité au découpage, rend impossible, par exemple, sur une bande de cent mètres, de choisir les cinquante meilleurs. On ne peut donc employer le fondu enchaîné comme moyen général de liaison et, selon une règle générale en art, si on ne l'emploie que dans certains cas, il faut que cet emploi présente une valeur, une signification particulières.

Mais, tout d'abord, est-il essentiel que la liaison matérielle soit assurée d'un bout à l'autre de l'œuvre? La musique elle-même ne s'assujettit point à une telle obligation, elle comporte des silences, des rentrées brusques, des modulations imprévues. Une coupure est licite, correspond à ce que l'auteur veut dire, lorsqu'elle sépare, par exemple, deux scènes qui n'ont entre elles que le lien général d'appartenir à la même action, mais qui se passent en des lieux, en des temps, sur des plans différents.

Quand le cinéma sera devenu un langage autonome, quelque détail, aussi conventionnel mais aussi universellement compris que l'inflexion négative ou interrogative de la voix, avertira le spectateur qu'il y a un changement de lieu ou bien un changement de temps. Pour le moment, laissons les cinéastes user à leur fantaisie, et selon leurs conceptions personnelles, de l'iris, des caches, des

fondus, des dégradés; un moment viendra sûrement où, tous ces procédés ayant acquis valeur de signes linguistiques, les metteurs en scène devront se préoccuper davantage de ce qu'ils ont à dire, un peu moins des formes qu'ils emploient pour le dire, et ce sera tout bien pour l'écran.

Si pourtant les deux scènes, bien que différentes de temps ou de lieu, comportent un lien psychologique — l'une rappelle l'autre, par exemple, ou la fait prévoir — ici le fondu enchaîné ou telle liaison analogue est justifiée parce que comportant une signification.

Mais si les deux prises de vue consécutives, différentes d'angle ou de plan, appartiennent au même épisode, à la même scène, au même mouvement, ici se pose dans toute sa difficulté le problème de la liaison: par exemple, quand il s'agit de montrer en premier plan l'un des personnages d'une scène d'ensemble ou, inversement, de revenir du gros plan individuel à la vue d'ensemble.

Souvent usé en pareil cas, le fondu enchaîné ralentit et refroidit le mouvement. Peut-être suffit-il d'assurer la liaison psychologiquement; M. Boudrioz y parvient en mettant en vedette, dans la vue d'ensemble, le personnage qui va passer au premier plan (par exemple en le faisant bouger devant des compagnons immobiles: on pourrait également l'éclairer plus fortement). Ainsi le spectateur, ayant choisi un détail de la scène, ne s'étonne pas de le retrouver agrandi, même il souhaitait cet agrandissement.

L'opération inverse est difficile, car, ainsi que l'a fait observer très justement M. Emile Vuillermoz, on passe du simple au complexe, du clair à l'obscur. Le spectateur n'aime pas perdre dans une foule le personnage ou l'objet qu'il regardait de près. Le mieux est peut-être d'esquiver la difficulté, de ne point revenir au plan général, de couper nettement en passant à une autre action parallèle, ou même en intercalant un texte.

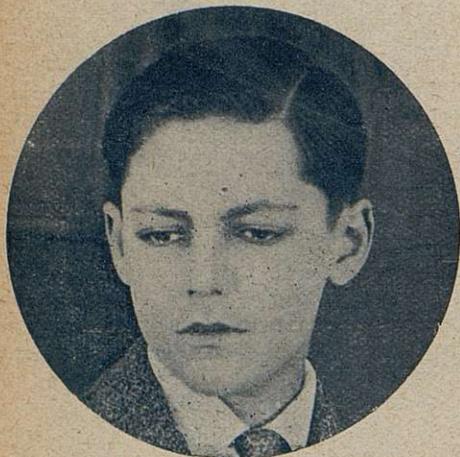
Ainsi utilisé, le texte n'est plus simplement la dernière ressource d'un artiste qui, incapable de dire ce qu'il a à dire en son langage propre, emprunte celui du voisin; il s'incorpore à l'image, il forme repos, repoussoir. Dans cet ordre d'idées, Louis Delluc, à qui je reprochais naguère quelques

sous-titres superflus, me faisait remarquer qu'il les avait insérés, non pour l'explication qu'ils pouvaient donner, mais pour maintenir, entre l'image et le texte, la proportion que lui paraissait comporter, selon son mouvement et son caractère, le passage mis en cause. C'était un des éléments de ce qu'il appelait, improprement d'ailleurs, le rythme du film, et qui représente tout simplement ce que nos ancêtres appelaient la composition.

LIONEL LANDRY.

Jacques Feyder, bourreau d'enfants

C'était au fin fond de Grenelle, pendant une prise de vues de *Gribiche*. La troupe Albatros installait ses appareils et ses Jupit-



JEAN FOREST

ters, suivant les indications de Jacques Feyder, à l'œil duquel aucun détail n'échappe.

Les badauds eurent tôt fait de s'assembler autour des opérateurs et des artistes et ce fut alors le concert de réflexions le plus inattendu et le plus cocasse. Comme le fidèle bull du metteur en scène s'avancait dans le champ, une des spectatrices improvisées confia à sa voisine : « 25.000 balles que ça vaut ces cabots-là, ma vieille ! » et l'autre d'observer, non sans une nuance d'admiration : « Faut-il qu'ils en aient du pognon pour se payer des accessoires comme ça ! »

Cependant, Jean Forest, vêtu de lambeaux, tenant à la main le sac bourré de billets qu'il se prépare à restituer scrupuleusement à sa propriétaire, s'arrêtait devant la vitrine d'un boulanger et ses yeux écar-

quillés d'envie disaient assez le délabrement de son estomac. « Tiens ça, Jean, conseillait Jacques Feyder, tiens ça plus longtemps... »

— Si c'est pas malheureux, grommelait, au sein de la galerie, une voix anonyme que l'indignation faisait trembler. Exploiter des pauvres gosses qui crèvent de faim pour de bon ! Ça devrait être défendu !

— Quéque tu veux, répondait sentencieusement un philosophe. Faut ben que le même trime, pour que ces types-là se payent des guêtres et des cannes !

Mais le bout de scène était terminé et Jean, toujours si juvénile et si joyeux, dansait une sarabande autour de son paternel metteur en scène. Alors, l'indigné de tout à l'heure :

— Tout de même, le même, il n'a pas l'air d'avoir trop peur... Peut-être bien qu'ils ne le rendent pas si malheureux, après tout...

RAOUL PLOQUIN.

Lil Dagover à Paris

CES jours derniers, était de passage à Paris, où nous avons eu le plaisir de la rencontrer, la belle et très remarquable vedette de la « Ufa », Lil Dagover. D'inoubliables créations dans *Les Trois Lumières* et *Le Cabinet du Dr Caligari* — pour ne citer que des films connus en France — l'ont classée au premier rang des artistes d'écran. Pour le nouveau film qu'elle tourne sous la direction de Karl Gruné — le réalisateur d'une œuvre de qualité rare, *La Rue*, — Mlle Lil Dagover est venue à Paris faire l'emplette de toilettes.

— Je compte bien venir tourner en France bientôt. Mais, auparavant, la Ufa m'envoie tourner en Amérique avec Murnau, le réalisateur de ce chef-d'œuvre : *Le Dernier des Hommes*. Puis, je ferai un film à Paris. La Ufa désire que ses vedettes soient internationales. Et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai !

Et Mlle Lil Dagover nous confie que, née à Java d'un père autrichien et d'une mère allemande, elle a une grand'mère française.

Au fait, la nationalité importe moins, en la circonstance, que le talent et Mlle Lil Dagover a, certes, tout ce qu'il faut pour devenir une vedette internationale.

J. W.

FANFAN-LA-TULIPE

La présentation de *Fanfan-la-Tulipe* comptera comme l'un des événements cinématographiques de ce début de saison.

Le cinéroman de Pierre Gilles met en scène un des plus populaires héros de notre histoire, *Fanfan-la-Tulipe*, dont le nom et les exploits ont donné naissance à la fameuse chanson qui fut longtemps le refrain de nos armées en campagne, véritable pré-décèsseur de la *Madelon*. Il faut féliciter Pierre Gilles du choix de son personnage, des plus sympathiques, de l'époque à laquelle il vit, particulièrement intéressante. Dès ce premier chapitre, son cinéroman est lancé avec beaucoup d'habileté, la présentation, très adroitement menée, est pleine de vie et nous jette immédiatement dans l'action. Rien qui traîne, rien qui alourdisse, il semble que le rythme en soit mené sur le célèbre refrain du héros. Dès qu'ils nous abordent, ses personnages nous deviennent familiers et sympathiques, nous les reconnaissons : ce paysan un peu timide mais plein de vie, c'est bien un de nos paysans de France et qui, plus est, Normand ; sa petite fiancée, la mignonne Perrette, elle nous séduit, nous émeut tout de suite, car c'est bien la jeune fille de nos campagnes à cette époque, et dès que nous pénétrons dans la somptuosité de la cour, ces marquis, ces comtes, tous ces nobles nous sont figures familières, parce que l'auteur les a animées de l'âme qui leur était propre, qui est bien la leur et que nos histoires comme nos chroniques nous ont appris à connaître.

Mais il est autre chose aussi qu'on ne nous prendra jamais, quels que soient le prix et le temps que l'on y mette, c'est notre sens de la mesure, de l'ordre, de l'harmonie, de la note juste, ce sens du paysage et du décor français. Si cette notion exacte de la mise en scène est nécessaire dans tous les films, combien elle est plus indispensable encore dans des reconstitutions comme *Fanfan-la-Tulipe* ! Le jour de la présentation doit être marqué de la pierre blanche du succès pour Pierre Gilles, il l'est aussi pour son metteur en scène, pour René Leprince, qui a remarquablement, en maître, animé ce cinéroman. Nous devons à René Leprince de très belles choses, mais je crois que cette fois il s'est surpassé, tout particulièrement sur un terrain, celui de l'atmosphère de l'en-

semble. L'époque qu'il avait à faire revivre est belle, délicate, coquette, légère, même les choses tragiques gardent ce ton d'élégance affectée qui a caractérisé ce temps ; le cinéroman de Pierre Gilles est bien dans cette note et nous la retrouvons avec autant de doigté, de finesse dans la mise en scène, dans les ensembles comme dans les détails,



AIMÉ SIMON-GIRARD (*Fanfan-la-Tulipe*).

dans les paysages ainsi que dans les châteaux, chez la Pompadour et à Versailles. Et quel choix, quelle variété dans le décor ! L'art de la composition décorative y est poussé à un point rarement atteint dans la mise en scène. Les paysages normands que nous présente l'auteur au début sont d'un charme exquis, les fêtes qui s'y donnent ont toute la grâce de cette époque, les splendeurs de nos plus beaux châteaux de France, du parc et du palais de Versailles y sont évoquées avec un sentiment exact qui nous transpose dans l'enchantement de ce temps. Puis, c'est soudain le mouvement,

le rythme de la fameuse bataille de Fontenoy reconstituée dans toute sa vigueur, ses assauts d'infanterie, ses charges de cavalerie, rendus avec une vérité et un réalisme impressionnants. Ce n'est pas telle ou telle autre scène qu'il faudrait citer, c'est tout le film qu'il faut voir pour en savourer la richesse et la beauté.

Quant aux interprètes, il était difficile de les choisir plus adéquats à leurs personnages. Fanfan-la-Tulipe, le bon garçon



CLAUDE FRANCE (*Marquise de Pompadour*)

exubérant et intrépide, c'est Aimé Simon-Girard, plein de vie, d'entrain, sympathique, dont cette création va faire grandir encore la popularité. Le rôle difficile de la marquise de Pompadour a été confié à Claude France et il était impossible de faire meilleur choix. Dans ce rôle, qui est bien à sa taille, Claude France a montré toutes ses qualités de finesse, de distinction, elle est réellement la très belle marquise de Pompadour. Dans le marquis d'Aurilly, Pierre de Guingand va à nouveau connaître un grand succès, il s'y montre élégant, distingué à souhait et vit son personnage

avec beaucoup de sincérité; Paul Guidé est beau et faux comme il convient à son rôle de traître espion dans le chevalier de Lurbeck; Jacques Guillhène, de la Comédie-Française, est un très beau, très royal Louis XV dont il a toute l'allure; le bon et sympathique Fier-à-Bras, type de brave homme et de cœur droit, est bien vécu par Paul Cervières; Alexandre Colas a fait du maréchal de Saxe une personnification très vraie et très sincère; fin et délicat, Peyrière est un excellent M. Favart.

L'écran français possède en Simone Vaudry une très belle, très émouvante ingénue, pleine de charme, qui a fait de Perrette, la fiancée de Fanfan-la-Tulipe, la création la plus séduisante qu'on pût espérer; Renée Héribel, la Dolorès de Mendoza du *Vert-Galant*, est, cette fois, la belle Mme Favart, et ce rôle lui vaudra certainement encore plus de succès que le premier, elle l'a vécu sincèrement, avec beaucoup de finesse et elle y est remarquablement bien. Dans ce premier épisode nous n'avons pu voir Ninon Gilles, qui incarne Mme Van Steinbergue, la digne collaboratrice de Lurbeck. Mais la composition de ce personnage est de celles qui conviennent le mieux à Ninon Gilles: elle doit y être digne de ses partenaires.

En résumé, très grand succès pour la Société des Cinéromans, succès qui va s'amplifier dans tous les établissements où *Fanfan-la-Tulipe* passera à partir du 16 octobre prochain.

JEAN DELIBRON.

LE CINÉMA ET LES LIVRES

Jadis on a poussé un cri d'alarme. On a affirmé que le goût du cinéma porterait un coup mortel à celui de la lecture.

Or, il est prouvé de plus en plus que ces alarmistes étaient vraiment de mauvais prophètes. Après le *Robin des Bois*, interprété par Douglas Fairbanks, on a vendu un chiffre considérable, en Amérique, de romans dus à la plume d'Alexandre Dumas.

En Angleterre, où passa *Notre-Dame de Paris*, sous ce titre: *Le Bossu de Notre-Dame*, on a dû multiplier les éditions du célèbre roman de Victor Hugo. Dans une seule petite ville de 25.000 habitants, on a vendu près de 2.000 volumes où se trouvent retracés les malheurs de la touchante Esmeralda.

Qui pourrait dire combien de volumes firent vendre *L'Atlantide* de Jacques Feyder et *Königsmark* de Léonce Perret, et combien de nous ont relu *Les Trois Mousquetaires*, pendant la projection du film de Diamant-Berger?

Et cela démontre jusqu'à l'évidence quel concours précieux le cinéma apporte aujourd'hui à la librairie.

LE SERMENT SACRÉ

La Lumière qui renaît

DE plus en plus, les réalisateurs américains semblent s'orienter vers les productions dites psychologiques, où l'éternel trio joue le principal rôle. *Le Serment Sacré*, la très belle comédie dramatique que viennent de nous présenter les Films Erka, appartient à cette catégorie et dénote une rare audace de la part du metteur en scène et des interprètes.

pliqués et contribuent à assurer le succès de la firme qu'elle représente. Huntley Gordon est, avec beaucoup d'autorité et de sobriété, le mari qui, à un certain moment, est bien près de faillir, puis se reprend et ne songe plus qu'à assurer le bonheur de son foyer. Eleanor Boardman, ravissante dans le rôle de la jeune fille; Louise Fazenda, amusante dactylo; Norman Kerry,



HUNTLEY GORDON et AILEEN PRINGLE dans *Le Serment Sacré*.

Le sujet ne se prêtait, en effet, que fort peu à l'adaptation cinématographique. Le sentiment règne en maître du début à la fin de la bande, ne laissant que fort peu de place au mouvement. C'est donc aux talents et aux masques de ses artistes, ainsi qu'à l'étude des détails, que le réalisateur dut avoir recours pour vaincre la difficulté et extérioriser les états d'âme les plus divers. Il a su parfaitement choisir ses personnages.

Une photographie de premier ordre rehausse toutes les scènes du film qu'anime une pléiade de vedettes. Aileen Pringle, qui fut — avec quel talent! — l'héroïne d'*Amour de Reine*, incarne la « femme d'affaires » dont le charme et la gentillesse résolvent les problèmes les plus com-

William Haines et Cleo Madison complètent cette distribution extraordinairement brillante.

La Lumière qui renaît, un drame poignant, nous fut présenté avec *Le Serment Sacré*. On ne sait à qui l'on doit adresser le plus de louanges: à la réalisation des plus artistiques, au scénario émouvant ou aux artistes, tragédiens de grande classe, qui se partagent les rôles principaux de ce film. William Faversham, un des plus pathétiques acteurs de l'écran américain, malgré son rôle assez court, se fait applaudir dans de fort belles scènes. Kathlyn Martin, une nouvelle ingénue, toute blonde, nous émeut profondément ainsi que George Bohn.

JEAN DE MIRBEL.

L'IMAGE

DE Jacques Feyder, dont l'inoubliable *Visages d'Enfants* a remporté et remporte encore un si vif succès, les Exclusivités Jean de Merly nous ont présenté le dernier film, *L'Image*, digne suite des chefs-d'œuvre que nous devons à ce metteur en scène dont la production nationale peut s'enorgueillir.

Le scénario de *L'Image* est d'une qualité rare. Qu'on en juge :

Une grande ville. Une vitrine réclame de photographe est accrochée au mur entre deux boutiques. Elle ne retient que l'attention, vite distraite, de quelques rares passants. Et la nuit, quand tout s'éteint et se vide, elle reste dans un tête-à-tête mélancolique avec les trottoirs déserts.

Pourtant, entre les effigies banales qu'elle expose, figure le portrait, en buste, d'une



ARLETTE MARCHAL

jeune femme dont la beauté est extrême et singulière, un de ces visages dont la signification semble inépuisable et dont on ne peut se défendre qu'en refusant d'y être attentif.

Au long des journées, dans le va-et-vient

de la foule, quatre passants ont fait plus que de donner à cette image un regard amusé, que de lui dédier une courte rêverie sentimentale ou sensuelle. Chacun à sa façon, chacun avec ses propres facultés d'accueil et de résistance, son âme, son passé et ses habitudes à lui, chacun a été saisi par l'image et en demeure possédé.

Ils ne se connaissent pas; ils ne se sont jamais rencontrés; ils sont aussi différents que possible d'éducation et de condition : un ouvrier diamantaire, un ingénieur électricien, un peintre, un novice.

L'un d'entre eux, l'ingénieur, est marié, a une femme et des enfants qu'il aime. Chez lui, comme chez le novice, l'Image doit vaincre toutes sortes de sentiments anciens et de scrupules, employer mille ruses, se couvrir de mille faux-semblants, pour s'installer et régner.

Mais, chez tous les quatre, elle devient une hantise quotidienne, elle se mêle aux travaux de la journée, aux rêves de la nuit. Ils cherchent l'occasion ou accueillent le prétexte de repasser devant la vitrine.

Enfin, après avoir hésité ou lutté, plus ou moins longtemps, et en entourant sa démarche de précautions variées, chacun d'eux veut avoir de l'Image autre chose, s'approcher de l'Être réel qu'elle figure et, pour cela, tente d'obtenir du photographe ou de son entourage quelques renseignements assez pauvres, une date, un nom, un prénom, une adresse d'hôtel.

Un des quatre hommes renonce à poursuivre l'enquête : le peintre. Peut-être l'Image a-t-elle perdu de sa force auprès de lui en cessant d'être tout à fait mystérieuse.

Chez les trois autres, à l'opposé, le bout de renseignement qu'ils tiennent les tire, les accroche.

Un vaste pays de plaine et de forêts en hiver. Le plateau de Bakany, en terre hongroise. Un manoir flanqué de fermes et le domaine alentour. L'idée d'une vie âpre, triste, presque claustrale.

Une femme paraît, que les marques de respect qui l'accueillent désignent comme la maîtresse du lieu.

Elle est encore très jeune, vêtue sévère-

ment. Elle approche, elle lève la tête : l'Image, c'est elle.

Elle se promène dans les dépendances du château.

Pendant ce temps, les trois hommes, chacun de son côté, commencent leur grande recherche.

Bien que leurs premiers renseignements

Le berger chante, une espèce d'exaltation mystérieuse s'empare de la femme, que la chanson ne suffit pas à expliquer. Pour la première fois l'expression de l'espoir est sur elle.

Au même moment, plus près d'elle qu'ils ne le furent jamais, sur le bon chemin, les trois hommes, qui ne s'étaient pas encore



Un des nombreux et magnifiques tableaux du film de JACQUES FEYDER.
Au centre : ARLETTE MARCHAL.

soient venus des mêmes sources, ils ont recueilli ensuite certains airs divergents. Aucun d'eux ne se représente de la même façon que les autres la femme véritable qu'ils aiment.

Les pistes qu'ils choisissent diffèrent aussi plus ou moins.

Dans le manoir hongrois, l'Image poursuit une existence monotone. Son mari, un hobereau à la fois courtois et rude, passe tout son temps à la chasse.

Une scène presque violente éclate entre elle et son mari.

Elle se contient devant lui. Puis elle s'échappe dans la campagne. Elle pleure. Un troupeau et un berger sont là. Elle cache ses larmes, s'assoit, demande une chanson.

vus, se sont rencontrés dans une auberge.

Ils sont arrivés dans cette auberge l'un après l'autre, par des voies différentes; leurs pistes se joignent enfin.

Les hommes se regardent, lient peu à peu connaissance, s'aperçoivent bientôt que la même cause commande leur présence ici. Ensuite seulement leur rivalité leur apparaît. Ils en mesurent l'intensité tragique, les conséquences.

L'ingénieur suggère d'en appeler au hasard, de jouer l'Image aux cartes.

Le diamantaire accepte. Ils jouent, l'ingénieur gagne.

C'est ce jour-là qu'ils avaient été le plus près de la femme qu'ils cherchaient. Depuis, leur piste n'a fait que les éloigner du bon chemin. Le diamantaire, persuadé que le

sort lui avait signifié une sentence, s'est enfoncé dans les bois et là, s'est tiré une balle dans le cœur. L'ingénieur est allé s'égarer jusqu'au delà de la mer Caspienne.

Le novice se décide à entrer au cloître où il retrouvera la paix de l'âme...

Il fallait beaucoup de talent, du talent comme Jacques Feyder en possède, pour nous faire comprendre le caractère de ces personnages, leurs états d'âme et ceux, si particuliers, de l'Image. Il fallait aussi le talent de ses interprètes et la beauté d'Arlette Marchal, beauté attractive s'il en est, pour rendre toutes les nuances de la passion de ces cinq individualités d'une condition sociale et d'une éducation si différentes. Tous, metteur en scène et artistes, se sont surpassés. Malcolm Tod, à qui incombait le rôle délicat du mari qui abandonne femme et enfants pour partir à la recherche de « l'Image », Jean Margueritte, qui interprète le novice, et Victor Vina, le diamantaire, sont parfaits. Quant à Arlette Marchal, elle est la beauté même. Jamais, je crois, nous n'avions vu femme aussi idéalement belle.

Il serait injuste d'oublier les opérateurs, Burel et Parguel, car nous leur devons une photographie magnifique et des extérieurs remarquables qui contribuent à faire de *L'Image* une des plus belles productions de la saison, une de celles qui enrichissent notre domaine artistique et dont nous sommes en droit de nous montrer très fiers.

A. T.

Courrier des Studios

Aux Cinéromans

— Henri Fescourt poursuit activement la réalisation des *Misérables* dont il vient de terminer la première partie.

Parmi les scènes les plus impressionnantes, récemment tournées, il faut signaler celle de l'incendie de la maison de Montreuil, au cours de laquelle Jean Valjean, qui n'est pas encore devenu le riche manufacturier et le maire de la ville, mais n'est qu'un simple ouvrier connu sous le nom de « père Madeleine », sauve la vie à deux enfants.

Au début de la seconde partie, nous verrons l'agonie du colonel de Pomey et sa mort, au moment où le jeune Marius arrive, malheureusement trop tard, pour assister aux derniers moments de son père.

Rien n'est négligé par le metteur en scène et ses collaborateurs pour faire de chacune de ces scènes une reconstitution authentique, intensément vivante, et l'on peut prévoir que *Les Misérables* seront une œuvre cinématographique qui ne sera pas inférieure à l'œuvre littéraire.

— Depuis que Luitz-Morat et ses interprètes

Jean Epstein tourne

« Les Aventures de Robert Macaire »

Un bandit calabrais se dresse devant moi au moment où je veux franchir la porte du studio Albatros, à Montreuil. Quel choc ! La rencontre, même à deux heures de l'après-midi, n'est qu'à demi-rassurante : cet équipement farouche, ce mouchoir noué autour du chef, ce regard aigu sous des sourcils broussailleux, ce nez aquilin, cette barbe hirsute... Sans l'arrivée de Jean Epstein, je ne sais si j'aurais osé insister.



JEAN ANGELO

« Froussard, me dit, en s'approchant, le réalisateur des *Aventures de Robert Macaire*, vous vous laissez intimider par le plus courtois, le plus aimable de nos artistes : vous avez peur de notre Jean Angelo national ! »

Ahuri, j'analyse trait par trait ce visage de l'azzarone et je finis par retrouver, en effet, sous le maquillage impeccable, celui qui fut Jacques Prémont-Solène, Surcouf et le capitaine Morhange, aujourd'hui promu à l'indignité de bandit par son rôle de Robert Macaire.

R. P.

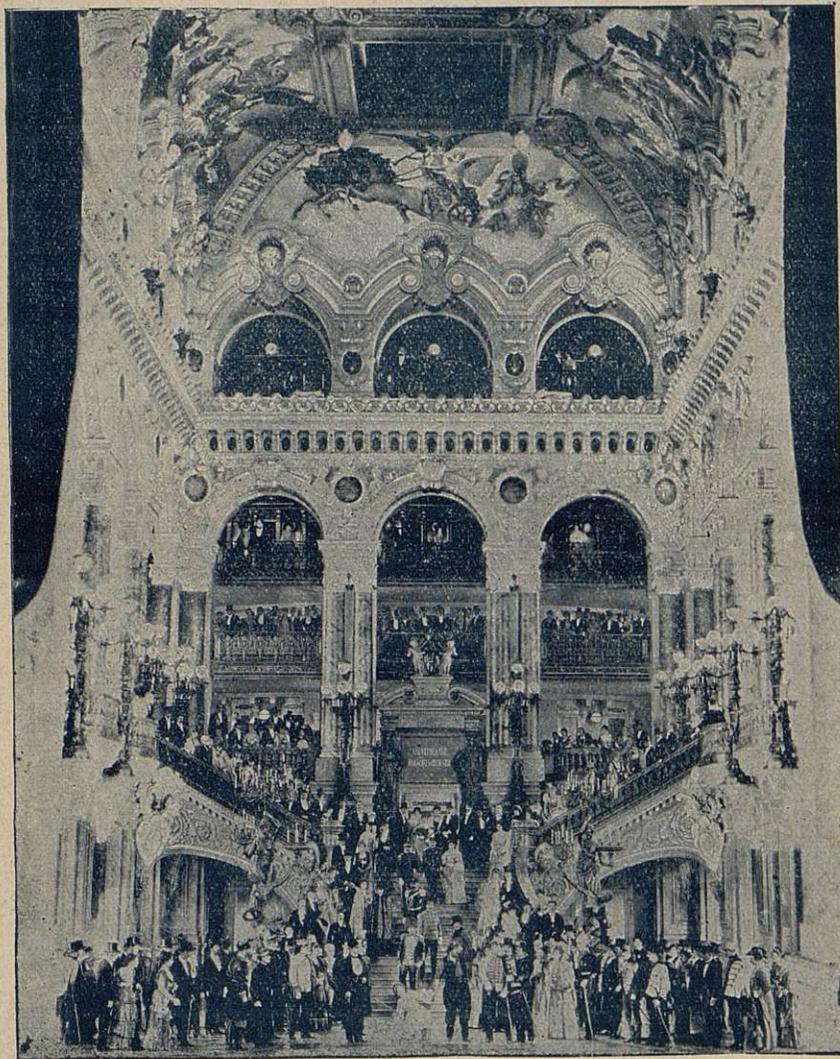
— sont revenus de Vendée, où ont été tournées les scènes capitales du *Jean Chouan* d'Arthur Bernède, les prises de vues de ce beau cinéroman se succèdent sans interruption, soit au studio d'Epinau, soit dans des paysages particulièrement pittoresques et évocateurs qui ne seront pas l'un des moindres attraits du film.

Nous verrons revivre toute une époque, à la fois passionnée et généreuse, et autant par la variété et le mouvement de chaque épisode que par le soin minutieux et le souci de la vérité qui ont présidé à sa reconstitution.

LE FANTÔME DE L'OPÉRA

ON attendait avec curiosité cette super-production américaine dont l'action se déroule entièrement sur la scène, dans les

à Universal City. Cependant, deux précédents heureux nous rassuraient en ce qui concernait la bonne exécution de cette tâche



La reconstitution du grand escalier de l'Opéra.

coulisses et dans les souterrains de notre théâtre national de l'Opéra.

Entreprendre pareille œuvre était chose hardie, car le film devait être tourné dans un Opéra entièrement réédifié pour les besoins du sujet sur la côte californienne,

gigantesque. *Folies de Femmes*, édité par la même firme Universal, nous avait restitué un Monte-Carlo de fort belle allure et Notre-Dame de Paris avait été également reconstruite avec exactitude pour la réalisation du célèbre roman de Victor Hugo.

L'Opéra de la nouvelle production ne déçut point notre attente. Il nous sembla, à la récente présentation du film, avoir devant les yeux le monument célèbre de Charles Garnier, tant décorateurs, architectes, peintres s'étaient utilement dépensés, n'épargnant ni les dollars, ni le talent.

Le choix de l'ouvrage à adapter était des plus heureux. Peu de livres se prêtent aussi facilement à l'adaptation cinématographique que les romans de Gaston Leroux. On les croirait écrits spécialement pour l'écran tant il y a de l'imprévu et du mouvement. Aussi, le réalisateur du *Fantôme de l'Opéra* n'a-t-il pas eu grand-peine à établir son scénario et a-t-il suivi, de très près, les péripéties imaginées par un de nos plus sympathiques romanciers.

On connaît le sujet du drame. Le père de Christine Daaé prétendait que tous les musiciens recevaient, une fois en leur vie, la visite de l'Ange de la Musique. Il avait annoncé à sa fille, sur son lit de mort :



MARY PHILBIN (Christine Daaé).

« Toi, mon enfant, tu l'entendras un jour; quand je serai au ciel, je te l'enverrai, je te le promets ! »

Engagée à l'Opéra, Christine est bientôt interpellée par une voix mystérieuse qu'elle croit être celle de l'Ange, mais qui n'est en réalité que celle d'un énigmatique et terrifiant personnage : le Fantôme de l'Opéra, qui terrorise tout le monde, depuis le chef machiniste jusqu'à la petite danseuse.

Quelle est donc la puissance de cet homme qui parvient, à un certain moment, à faire oublier à Christine l'amour qu'elle a voué à son ami d'enfance, Raoul de Chagny ? Quel est donc aussi ce Persan aux allures énigmatiques que l'on rencontre toujours sur les traces du Fantôme, dans les coulisses du grand théâtre lyrique ?

Autant de questions que nous ne sau-

rions dévoiler à nos lecteurs, ne voulant point les priver de l'émotion et de l'anxiété intenses qui se dégagent de l'œuvre. L'action aborde souvent le genre Grand-Guignol sans pour cela tomber dans les scènes morbides auxquelles nous ont trop souvent habitués certaines productions étrangères.

Les très beaux décors nous font parfois oublier toute l'horreur de la situation au milieu de laquelle se débattent les héros du drame. Le grand escalier, la salle, la scène où l'on présente un ballet du plus séduisant aspect, tout cela a été rendu avec soin et

le tableau de la chute du grand lustre sur les spectateurs est un des plus sensationnels qui aient été réalisés. Certaines scènes en couleurs naturelles constituent un véritable régal pour les yeux.

Un film de semblable importance devait être interprété par des artistes de tout premier ordre. Là aussi les talents n'ont pas fait défaut. Lon Chaney, l'homme aux cent visages, anime le Fantôme. C'est une de ses créations les plus re-

marquables et les plus étudiées. Mary Philbin apporte toute sa grâce au rôle de Christine et Norman Kerry est un Raoul séduisant. La figuration et les mouvements de foule sont particulièrement bien menés.

Nul doute que *Le Fantôme de l'Opéra*, film d'inspiration française et de réalisation américaine, ne remporte en public le même et très gros succès qui l'accueillit à sa présentation — présentation brillante s'il en fut, qui eut lieu à l'« Empire » et que présidait M. Carl Laemmle, directeur de l'Universal, venu spécialement à Paris pour cette manifestation.

LUCIEN FARNAY.

Échos et Informations

Nécrologie

Nous apprenons le décès de Paul Vermoyal, l'excellent artiste dont tant de fois nous admirâmes le talent dans : *La Nuit du 13*, *La Sultane de l'Amour*, *Mathias Sandorf*, *L'Autre*, *Les Mystères de Paris*, *La Nuit du 11 septembre*, *Le Costaud des Epinettes*, *La Cible*, *Au delà de la Mort*, etc.

Très recherché par les metteurs en scène dont il était un très précieux collaborateur, Vermoyal ne laisse que des regrets dans le milieu des artistes où il ne comptait que des amis.

« Le Bossu » en Amérique

Le très beau film de M. Jean Kemm qui obtient un si vif succès au Ciné Max-Linder où il passe en exclusivité, vient d'être vendu en Amérique. Bravo !

« L'Orphelin du Cirque »

C'est dans cette nouvelle production de Weil et Lauzin que nous reverrons notre excellent artiste comique Tramel. Ajoutons que *L'Orphelin du Cirque*, cinéroman en 4 époques, est mis en scène par Georges Lannes. Le roman sera publié dans *Le Petit Journal*.

« Tumbleweeds »

Le nouveau grand film de W. S. Hart, réalisé par l'United Artistic Corporation, portera ce titre.

Une partie en sera tournée en Californie dans un des plus vieux ranches espagnols. Une autre partie sera tournée dans les ranches du Texas. Enfin les « intérieurs » et les scènes de la rue seront pris à Hollywood.

Popularité

La popularité de Douglas Fairbanks et de Mary Pickford est si grande qu'ils viennent d'être obligés d'établir un bureau spécial à New-York.

Ce bureau a pour but de trier et de répondre aux innombrables lettres qui parviennent aux deux vedettes et qui demandent des conseils, des autographes, des photographies ; qui proposent des articles à écrire ; qui offrent de participer au lancement de tel nouveau produit, etc.

« Salammbô » à l'Opéra

Quelques jours nous séparent du grand événement. C'est en effet le 22 octobre, à 9 heures du soir, qu'aura lieu, à l'Opéra, sous la présidence d'honneur de M. Doumergue, président de la République, la répétition générale de gala de *Salammbô*, un des plus beaux films de l'année, un des chefs-d'œuvre de la production française.

Les Navajos devant l'objectif.

Une vive effervescence règne aux Etats-Unis, dans la réserve des Indiens Navajos. De nombreuses squaws de cette tribu protestent avec véhémence parce que leurs maris, devenus artistes ou figurants de cinéma, délaissent leurs wigwams et ne s'occupent plus de leur famille. Un grand nombre d'entre elles décidèrent, en conséquence, pendant l'absence de leur époux, de divorcer et, selon la coutume, une selle fut disposée sur un bâton devant les cases des guerriers « coupables » indiquant la séparation. A leur retour, les artistes furent quelque peu étonnés de cette décision, mais il n'en ont pas pour cela résilié leurs contrats avec les metteurs en scène des « Visages Pâles ». Ils se consolèrent avec de nouvelles squaws, la polygamie étant de règle chez eux, et prendront soin de choisir, cette fois, des admiratrices des movies.

« Le Voyage Imaginaire »

— *Le Voyage Imaginaire*, de René Clair, interprété par Dolly Davis et Jean Borlin, sera présenté le mercredi 14 octobre, à 15 heures, à l'Opéra Music-Hall des Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne.

On sait combien les Suédois possèdent le sens du cinéma. Dans un personnage de timide, Jean Borlin a eu l'occasion de déployer les qualités de sobriété et d'expression qui sont l'apanage des artistes de sa race.

La projection du film sera précédée et accompagnée d'une sélection de la célèbre revue nègre, de l'Opéra Music-Hall.

La garde-robe des vedettes

On a fait le compte que Gloria Swanson dépense pour les toilettes qu'elle porte à l'écran la bagatelle de 875.000 francs par an.

Norma Talmadge doit verser tous les ans plus de 500.000 francs à sa couturière.

Miss Marion Davies est plus modestement vêtue. Pour *Janice Meredith*, par exemple, elle portait deux robes coûtant ensemble 1.000 francs. Par contre, Miss Marion Davies dépense plus de 700.000 francs pour ses toilettes de ville.

A Paramount...

Le Service Exploitation de la Société anonyme Française des Films Paramount, qui a été la première à prendre une telle initiative, a, dès sa création, pris une importance considérable.

Sollicité par MM. les directeurs, il s'excuse auprès de ceux-ci des retards bien involontaires qui se produisent actuellement. Les demandes affluent si rapidement que ce service fait l'impossible afin de les satisfaire au plus vite.

Le Service Exploitation a déjà donné son appui aux grands établissements parisiens, comme la Salle Marivaux, le Danton-Palace, le Palais des Fêtes, le Maillot-Palace, et son développement s'étend même en province, où nous pourrions citer ses intéressantes réalisations faites au Capitole de Toulouse, à l'Opéra de Reims, au Broglio de Strasbourg et dans vingt autres salles.

A l'étranger

La Folie des Vaillants, de Mme Germaine Dulac, vient d'être vendu en Suisse.

A cette occasion, Mme Germaine Dulac se rendra à Genève où elle présentera elle-même son film et prononcera une conférence.

Petites Nouvelles

Le roman *Destinée !*, que notre confrère René Jeanne a tiré du film de M. Henry-Russell, passera en feuilleton dans un grand journal parisien qui accueille pour la première fois une œuvre de ce genre.

Notre-Dame est bien gardée !...

René Clair s'en est aperçu... voulant tourner au sommet de la cathédrale plusieurs scènes de *Voyage Imaginaire*, il s'adressa aux Beaux-Arts qui le renvoyèrent à l'Archiprêtre de Notre-Dame.

Le digne prélat lut le scénario avec attention et accorda enfin l'autorisation désirée. Peu s'en fallut qu'il ne s'en repentît quand il vit Préjean et Jim Géralds se battre au-dessus du vide, tandis que Jean Borlin et Dolly Davis tombaient sur une tour du haut d'un nuage enchanté.

Jackie va tourner

Le « Kid » vient de contracter de nouveau pour tourner deux films avec la Metro-Goldwyn-Mayer.

IRIS.

LES FILMS DE LA SEMAINE

LE PONT BRISÉ. — LA MATERNELLE. — L'ABBÉ CONSTANTIN. — LE TRAIN DE 6 HEURES 37. — LE DOCTEUR JACK.

William Farnum, qui fut, il y a quelques années, un des artistes les plus en vue, un des plus aimés aussi, mais que d'assez médiocres productions avaient un peu déprécié, fait une brillante rentrée dans *Le Pont Brisé*, que réalisa Wallace Worsley.

Il ne faut pas chercher dans le scénario de cette comédie dramatique une grande originalité. C'est une histoire que bien souvent déjà on nous a racontée, mais elle est, cette fois, enjolivée, fort bien présentée dans des décors et des paysages ravissants. Elle est remarquablement interprétée.

A la suite d'un surmenage intensif, John Merville est frappé d'une attaque de paralysie des membres inférieurs et, ne pouvant plus continuer à diriger ses travaux, doit faire appel à Robert Arlon qui, de tous temps, fut un admirateur passionné de Mme Merville.

Au milieu de cette épreuve cruelle, il ne lui reste d'autres joies que l'amour de sa femme et les caresses de Jacqueline, leur charmante fillette... Mais, bientôt, son caractère s'aigrit, car il devine que Marion n'est pas heureuse dans cette maison, loin des distractions de la grande ville... Et la jalousie — une jalousie féroce et malade — vient empoisonner sa solitude en constatant les sorties de plus en plus fréquentes de son épouse et de son ami d'enfance Robert Arlon.

Peu à peu, une idée fantasque s'ancre dans le cerveau de l'infortuné paralytique... *DISPARAITRE*, pour que le jeune couple qui l'entoure soit heureux!... Justement, un récent orage a fortement endommagé une passerelle jetée sur un gouffre profond... Le moindre poids peut la faire crouler!... Sa mort, mûrement préméditée, serait imputable à un accident!

Au moment de mettre à exécution ce sinistre projet, un cri d'angoisse... Jacqueline, sa fillette bien-aimée, vient de s'engager sur la passerelle!

... Mais vous n'auriez plus aucune surprise si je vous dévoilais la suite...

Lois Wilson, que *La Caravane vers l'Ouest* et *La Ruée Sauvage* nous avaient accoutumés à voir dans des films d'aventures et sous le costume des pionniers du Far-West, est aussi charmante en élégante femme de 1925. Elle a de la grâce, de l'émotion et beaucoup de simplicité.

William Farnum est très sympathique et nous semble rajeuni parce que beaucoup mieux éclairé que dans ses films précédents.

Du roman de Léon Frapié : *La Maternelle*, Gaston Roudès a tiré un film qui, suivant fidèlement l'œuvre littéraire, nous promène dans le monde des petits, et dans celui, si curieux, de l'école enfantine.

France Dhélia, dans le rôle de Rose; Lucien Dalsace, dans celui du docteur; Henriette Delan-

noy (la directrice), donnent exactement l'idée que l'on se fait des personnages qu'ils interprètent lorsqu'on a lu le roman.

L'Abbé Constantin. Est-il un titre plus populaire! Il fait encore les beaux soirs de la Comédie-Française et le roman de Ludovic Halévy est universellement connu. On se devait de retracer à l'écran les mésaventures du débonnaire ecclésiastique. Nous devons nous estimer heureux que l'adaptation ait été confiée au réalisateur intelligent qu'est Julien Duvivier. Il a su transposer avec goût son sujet, lui apporter d'adroites variantes et ne pas demeurer cantonné dans la banalité. La technique est soignée et sort de l'ordinaire. La scène de l'orage, entre autres, nous fait penser à certains tableaux de *Way Down East*. J'ai passé deux bonnes heures à assister aux péripéties tantôt amusantes, tantôt poignantes de sa comédie. L'abbé Constantin est incarné de façon magistrale par Jean Coquelin, dont ce sont là les débuts au studio. On ne pouvait apporter plus d'onction et plus de simplicité au personnage du bon prêtre. Voilà une création qui restera. Mlle Cargèse a beaucoup de talent et montre de l'adresse dans le personnage de la jeune fille. Georges Lannes et Pierre Stephen se partagent avantageusement les rôles des deux prétendants, l'officier sérieux et brave et le viveur gaffeur et bon enfant. Enfin, Claude France est, avec charme et élégance, la belle Madame Scott. Deneubourg, Pla et Mme Decori complètent la distribution de *L'Abbé Constantin*.

Le Train de 6 heures 37 n'a rien de commun avec le célèbre *Train de 8 heures 47* de Courteline. Néanmoins, le héros du film fait un voyage bien mouvementé.

Le réalisateur a su tirer d'amusants effets d'une escapade qui se termine par un clou sensationnel : la chute d'un rapide dans un gouffre. Il fut, d'ailleurs, très bien servi par d'excellents interprètes : Conrad Nagel, Norma Shearer et Renée Adorée qui, tour à tour, surent être divertissants et émouvants.

Le Docteur Jack est un film amusant d'Harold Lloyd, moins amusant certes que *Monte là-dessus!* et *Marin malgré lui*, dont il ne possède ni les clous ni les situations irrésistibles. Néanmoins, le scénario sort de l'ordinaire, on s'amuse aux débâcles de cet excellent « Lui », docteur « Tant mieux », aux prises avec un médecin « Tant pis » pour conquérir le cœur d'une charmante millionnaire (Mildred Davis), à qui il rend la gaieté, la confiance et la joie de vivre.

L'HABITUE DU VENDREDI.

Libres Propos

L'imparfait plus qu'imparfait

Il y a persistance et ténacité. Les adaptateurs et les auteurs de films ne veulent pas être confondus avec des illustrateurs de livres, mais beaucoup d'entre eux procèdent de telle sorte qu'on les dirait désireux de le faire croire. Le spectateur souffre de l'abondance de textes, qu'ils chérissent. Ils ajoutent aux constatations et aux dialogues des préceptes, des arguments et des apophtegmes et, de plus en plus fréquemment, ils content des histoires qui se déroulent présentement sous nos yeux comme si elles étaient extraites d'un volume. Ils ne disent pas : « Les deux amis s'en vont » quand ils nous les montrent s'en allant; ils nous font lire : « Les deux amis s'en allèrent. » J'entends bien qu'ils devraient ne rien nous faire lire du tout, car nous voyons nous-mêmes que ces personnages déguerpissent, mais j'admets que, pour des raisons de clarté, de précision, il nous faille renseigner fort exactement. *L'imparfait* est imparfait en l'occurrence et le passé défini tout autant. Pour le présent, parlez au présent. Et c'est ce qui prouve une fois de plus que l'optique du cinéma ne ressemble à rien autre. Un mot spirituel ou prétendu tel, lancé dans une comédie, est à sa place, alors que le même mot ou un autre bien plus intelligent en soi, projeté sur l'écran, mérite toutes les haines et tous les mépris. Il est bien vrai que, s'il les mérite, il ne se les attire pas tous et que certains spectateurs se réjouissent en lisant sur l'écran des traits d'esprit ou des traits d'idiotie. Cette approbation ne donne pas de valeur à ce qui ne peut pas en avoir.

LUCIEN WAHL.

Nous sommes à la disposition des acheteurs de films et de messieurs les Directeurs pour les renseigner sur tous les films dont il n'aurait pas été question dans la rubrique « Présentations ».

Les Présentations

RAYMOND, LE CHIEN ET LA JARRETIÈRE (*Paramount*). — OCCUPE-TOI D'AMÉLIE (*Aubert*).

RAYMOND, LE CHIEN ET LA JARRETIÈRE (film américain), interprété par Raymond Griffith, Viola Dana et Théodore Roberts. Réalisation de Frank Urson et Paul Iribe.

Voilà un nouveau succès à l'actif de Raymond Griffith, qui s'affirme comme étant un des comédiens les plus amusants d'Amérique. Il serait inutile de conter tous ses avatars, tous plus drôles les uns que les autres. Raymond s'est juré de retrouver un document volé et il y réussit, non sans peine, avouons-le. Mais, devons-nous le



Raymond, le chien et la jolie propriétaire de la jarretière

plaindre, puisqu'il obtient, à la fin du film, la main de celle qu'il aime ?

Aux côtés de Raymond Griffith, Viola Dana affirme de nouveau ses qualités de comédienne et Théodore Roberts, dans un rôle secondaire, effectue sa rentrée au studio, après une longue maladie.

OCCUPE-TOI D'AMÉLIE (film italien), interprété par Marcel Levesque et Pina Menichelli.

Un vaudeville de Feydeau adapté à l'écran est toujours amusant, moins amusant, sans doute, que la pièce dont il ne peut forcément reproduire tous les quiproquos. Il en ajoute quelques-uns, par exemple cette taverne montmartroise restituant un « coin pittoresque » de l'époque romaine. Marcel Levesque est toujours aussi drôle qu'au temps où il incarnait Cocotin. Pina Menichelli, quoique peu habituée aux rôles de ce genre, est une Amélie qui ne manque pas de brio.

ALBERT BONNEAU.

Cinémagazine en Province

MONTPELLIER

— *Larmes de Reine* a obtenu, au Pathé, un succès de curiosité qu'engendra une adroite publicité. Cette semaine : *A l'Ombre du Bonheur*, avec la brune France Dhélia, si agréable. « Le Royal » continue à nous passer des films homogènes assez intéressants comme *Les Loups de la Frontière* et *La Maison du Mystère* avec Mosjoukine. Ce dernier film, à cause d'un accident fâcheux, n'eut qu'une seule mais triomphale représentation. A ce propos, et se remémorant le succès de ce film et de *Kean*, nos exploitants ne pourraient-ils pas nous promettre *Les Ombres qui passent*, *Feu Mathias Pascal*, et une reprise du *Brasier Ardent*? Nul doute que ces films, avec un interprète de l'envergure de Mosjoukine, ne fassent salles comblées. « L'Éido » nous a donné l'occasion d'applaudir les sympathiques artistes Mathé et Rollette, en chair et en os, dans *Le Pot de Zélie*. Bientôt dans cette salle : *Che-Cha-Co*, *Dante*, *La Fille de l'Eau*, *La Chute de Vidole*, *Bella Donna*, *J'ai tué*, etc...

— Le Trianon, à qui nous serons éternellement reconnaissants de nous avoir passé, la saison dernière, *L'Opinion Publique*, cette œuvre si formidable de simplicité et d'art du grand Chaplin, et *Kean*, le triomphe de Mosjoukine, nous promet, à l'aube de la saison qui naît, une série de films supérieurs dont les principaux sont : *La Rue vers l'Or*, *Le Pèlerin*, de Chaplin, *Comédiennes*, *Don X*, *La Petite Annie*, *Dorothy Vernon*, *Salamé*, *L'Heureuse Mort*, *Le Lion des Mogols*, *Les Ombres qui passent*, *Monsieur Beaucaire*, *Le Diable dans la Ville*, *La Nuit de la Revanche*, *L'Acrobate*, *Le Gardien du Feu*, *Amour et Carburateur*, *Les Mains d'Orlac*, *Rin-Tin-Tin*, *Fau-bourg Montmartre*, *Monsieur le Directeur*, *Les Rois en Exil*, *Ciré*, *César*, *Cheval sauvage*, *Bêtes...* comme les *Hommes*, etc., etc. Voilà, certes, une avalanche de beaux films ! La saison, on s'en rend compte, s'annonce comme des plus merveilleuses, si on ajoute que *Celui qui reçoit des gifles*, *Salammbo*, *La Mort de Siegfried*, *Quo Vadis*, *Le Dernier des Hommes*, *La Flamme*, *La Princesse aux Clovons*, *La Croisière du Navigator*, *La Rue Sauvage*, *L'Image*, sont retenus par la direction Pathé-Royal !

Il ne nous reste plus, satisfaits dans nos espérances, qu'à remercier bien sincèrement nos avertis et consciencieux directeurs.

— La première séance réservée aux membres des « Amis du Cinéma » aura lieu dans les premiers jours de novembre avec, très probablement, *L'Enfant sacrifié*, film admirable avec Bessie Love. Un nombre assez restreint de cartes de membres adhérents restent encore à distribuer. Le signataire de ces lignes se fera un plaisir d'en faire parvenir une à quiconque lui en fera la demande, en ajoutant son montant, soit 12 francs, 18, rue Sainte-Catherine.

LOUIS THIBAUD.

NANCY

— *Visages d'Enfants* vient de tenir l'affiche pendant deux semaines, avec un succès considérable.

Que dire de cette émouvante production... que *Cinémagazine* louangea mieux que je ne pourrais le faire aujourd'hui? Répéter que *Visages d'Enfants*, réalisé par une main de maître, est un véritable chef-d'œuvre, digne de faire le tour du monde.

— L'Olympia nous donne, depuis peu de temps, quelques attractions, malheureusement pas fameuses... Après le succès de *Mon Homme*, *Sumurun* procura le plaisir de revoir Pola Negri et, par ce même programme, la si touchante

production *Petite Sœur*. Ensuite, toujours à l'Olympia, un grand film d'aventures : *Le Capitaine Blood*. Une adaptation musicale, écrite spécialement pour ce film par Paul Fossé, sera exécutée par l'orchestre habituel.

Bientôt : *Surcouf*, avec Jean Angelo.

— Au Palace, réédition du *Voleur de Bagdad*. — A Phocéa, R. Navarre, E. Vaultier et R. Poyen dans *Les Murailles du Silence*. Viendra ensuite *La Douleur*, avec France Dhélia et Constant Rémy.

M. J. K.

NICE

Presque tous les cinémas ont ouvert leurs portes. Une heureuse émulation entre les directeurs nous assure d'une bonne saison.

Le Mondial qui, cet été, pour la plus grande joie des cinéphiles, reprit tous les chefs-d'œuvre de l'hiver dernier, nous donne *La Petite Annie*, le film de Mary Pickford, que les Parisiens ont vu la semaine précédente à la Salle Marivaux.

SIM.

PAU

La saison d'été cinématographique est terminée. Un effort assez sérieux a été tenté à Pau, pour que cette saison ne soit pas essentiellement morne, comme elle l'est ordinairement. Malgré la fermeture des Variétés (qui ne paraît pas s'imposer, car un très important quartier de la ville est ainsi privé de cinéma), la saison n'a pas été trop mauvaise.

— Au Casino Palace, deux très bons films : *Maisons de Poupées*, avec Nazimova, *Pour l'Indépendance* (America), de Griffith, puis *Les Deux Gosses*, joie des foules, *Che-Cha-Co*, *La Fontaine des Amours*, *Amours de Reine*, avec Aileen Pringle (belle mise en scène).

— Le Palais d'Hiver ne nous a donné que des films de chez Fox. Il y a un an, Paramount seul tenait l'affiche, et, il faut le reconnaître, avec plus de bonheur. Si, dans l'ensemble, cette production Fox est bien quelconque, elle a du moins permis au public paloisien de connaître certains artistes qui ne paraissent pas souvent sur nos écrans : Shirley Mason, Tom Mix, Clyde Cook, etc.

La saison d'hiver s'annonce mieux, avec *L'Heureuse Mort*, *La Duchesse de Langesis*, *La Blessure*. Nul doute que si nos salles (surtout le Palace) nous donnent d'aussi bons films que l'hiver dernier, la saison prochaine sera, comme elle le fut, remarquable.

— Pour la première fois à Pau a été projeté le film *Le Béarn*, tourné pour Pau par la maison Gaumont. Cette bande inaugura la salle des Congrès à l'Exposition des Arts Décoratifs, en présence de quelques personnalités, dont M. Doumergue. Elle sera donnée en public dès cet hiver, et est déjà vendue pour l'Angleterre. Le film est remarquable, la photo impeccable, et certaines scènes très heureuses. Nous en reparlerons.

J. G.

STRASBOURG

Voici les meilleures productions présentées ces temps derniers : *L'Affiche*; *Le Mirage de Paris*; *La Bohème*; *Le Paradis Défendu*; *L'Hacienda Rouge*; *Kean*; *Pourquoi j'ai tué* et *Grand-Papa*, etc... Tout cela en l'espace de deux semaines. N'est-ce pas un record? Il faut reconnaître que Strasbourg, qui possède huit salles de projection, fait une très belle place à la production nationale.

M. J. K.

Nous prions nos correspondants de bien vouloir nous envoyer leurs communications le lundi ou le mardi au plus tard.

Cinémagazine à l'Étranger

BELGIQUE

L'Agora, semblant revenir à de meilleurs sentiments, paraît décidé à en donner à ses spectateurs « pour leur argent ». Coup sur coup, ont paru sur l'écran de cette salle : *Peter Pan*, un film exquis avec une exquise interprète, Betty Bronson, et *Le Monde Perdu*, qui fut présenté il y a quelques mois à Paris.

Le Coliseum donne, selon son habitude, un programme copieux et choisi : pour la partie « music-hall », le diseur Homel et les danseurs Marie et Martès, excellents numéros, et pour la partie « cinéma », *Saltimbanques*, excellente comédie.

Le Victoria ne peut plus se séparer de *La Femme de Quarante ans* qui, ainsi que je l'avais prévu, est un succès durable ; le cinéma de la Monnaie, au contraire, a abandonné ce film pour donner *Poupée de Paris* et *Jeanne Fille à marier*.

La maison Pathé semble vouloir organiser une offensive de grand style en faveur du film à épisodes : le Pathé-Palace donne *Surcouf* et le Pathé-Nord, *Monte-Cristo*. Brrr !... Sombres histoires...

Aubert a repris *Paris* qui s'est remis à faire des salles comblées et on peut en dire autant de Marivaux avec *Königsberg*.

P. M.

POLOGNE

— Dernièrement, est décédé M. Paul Zagrodzinski, le directeur propriétaire de l'agence cinématographique « Est-Film », ardent propagateur du film français en Pologne et un des plus actifs pionniers du cinéma polonais.

— Deux films documentaires polonais bien réussis ont été tournés, il y a quelques semaines. Le premier était une bande produite par « Film Polski », illustrant les dernières grandes manœuvres de l'armée polonaise. L'état-major avait d'abord cédé les droits de filmer les manœuvres à la Société de la « Croix Blanche », mais celle-ci revendit ses droits au « Film Polski ». Les vues prises lors du centenaire de la petite ville de Zdunska-Wola formèrent un second documentaire intéressant.

— Léopold Brodzinski, le rédacteur en chef de la « Revue de théâtre et cinéma », s'est embarqué pour Hollywood, d'où il reçut un engagement comme régisseur.

— Une nouvelle revue de cinéma vient de paraître : « Ciné pour tous », dont les principaux rédacteurs sont Léon Brun, Adolphe Nowaczynski, Leo Belmont et Anatole Stern.

— Alexandre Hertz, le directeur du « Film Polski », vient de passer quelques jours à Orlowo, au bord de la mer, pour y tourner quelques extérieurs de son nouveau film : *Wronka* de Jules German. Les rôles principaux sont interprétés par Hedvige Smosarska et Woyeich Brydzinski.

— A Varsovie, pour le moment, *Le Double Amour*, d'Epstein, avec Nathalie Lissenko, Jean Angelo et Pierre Batcheff ; *Pour le Bonheur*, avec Lon Chaney, et *La Tragédie de Lourdes*, avec Rolla Norman et Gaston Jacquet.

— A Lodz, on annonce pour bientôt *Dorothy Vernon*, *Maman*, avec Mary Carr, *Le Lion des Mogols* et *Le Double Amour*.

CHARLES FORD.

SUISSE

« L'habit ne fait pas le moine ». La bonne plaisanterie ! Qui de nous n'a pas constaté l'excellente impression que produit sur autrui un vêtement bien coupé, un ensemble élégant? Et pourtant, votre valeur morale, bien ou mal vêtue, reste toujours la même...

De cette appréciation conventionnelle, de ce

jaugeage du prochain, le scénariste du *Dernier des Hommes* s'est inspiré, stigmatisant, par l'histoire de ce portier de palace, la bêtise et la méchanceté humaines.

Idee neuve, bien traitée et louable en soi. Mais il m'a paru — peut-être est-ce le fait d'une imagination un peu vive — que ce thème pouvait servir à d'autres fins comme, par exemple, d'apitoyer le spectateur sur l'infortune d'un autre grand personnage, très haut placé avant 1914, à l'habit chamarré de décorations, le premier de sa rue... pour ne pas dire de l'Allemagne, et aujourd'hui le dernier, relégué, banni, honni? (Emil Jannings ne s'est-il pas fait, du reste, la fête de Guillaume 1^{er}, ne pouvant, décemment, s'inspirer de son successeur?) Alors — dans le cas où ma supposition serait juste — l'épilogue ne prendrait-il pas la valeur d'un symbole ou d'une invitation (du moins pour le peuple allemand) à restaurer la monarchie? Et des Français, des alliés, des républicains irréductibles peut-être, auraient, par les applaudissements, encouragé cette suggestion! La farce serait un peu lourde et décidément, j'ai dû me tromper...

J'en arrive donc à la réalisation de ce film absolument remarquable, mais confirmant ce que je vous écrivais dernièrement : à chaque fois que se manifeste la volonté de faire pression par des moyens intellectuels sur les sentiments, et utilisant pour cela une technique que j'appellerai trop savante, l'émotivité se dérobe. On admire le metteur en scène d'avoir trouvé cela et soi-même on se flatte de l'avoir su comprendre, mais jamais, jamais — s'il s'agit d'un drame — vous ne chercherez précipitamment votre mouchoir pour essuyer quelque larme furtive, car dans ce sentiment tout cérébral le cœur n'a point sa part. Si, par contre, le metteur en scène — et nous admettons que c'est un artiste — oublie le public intelligent qu'il veut contenter, alors il fera « vrai », ce qui, pour le grand public tout au moins, vaut mieux que toutes les recherches de technique. « Il faut trembler quand, par gageure ou par morbidité, la littérature et l'art (voilà pour le cinéma) déforment systématiquement notre vision de la vie », écrivait M. de la Sizanne. Ce n'est certes pas moi qui donnerai tort à cet auteur.

De même pour l'interprétation. S'il faut louer Jannings pour sa belle conscience d'artiste, faut-il regretter — un peu — son effort de faire bien, effort visible et sensible dans plus d'une de ses attitudes où se reconnaît le parti-pris de jouer triste et désemparé au lieu d'oublier le public en s'efforçant seulement à vivre son rôle. Et de ces deux préoccupations, celle du metteur en scène qui s'adresse à un public très éduqué et celle de son acteur principal qui exagère quelque peu sa mimique pour bien faire ressortir ses moindres intentions comme s'il méconnaissait, lui, la compréhension du spectateur, il résulte un déséquilibre. Synthèse d'une part, développement de l'autre, finissent par créer en vous un certain malaise, tout en aboutissant néanmoins à un effet nerveux — propre à réjouir en tous cas les neurologues en quête de clients!

Mais, et malgré et à cause peut-être de ces restrictions, *Le Dernier des Hommes* constitue une tentative intéressante et fertile en nouveautés dont, parmi les choses charmantes, il convient d'apprécier tout particulièrement la physiologie du carré de maisons, tristes et mortes sous la clarté lunaire et s'égayant, tout à coup, parce qu'un rayon de soleil est venu les frôler.

— Le Colisée soigne toujours ses programmes et plus spécialement reprend des œuvres dignes d'être revues. Cette semaine, il projette ce film de choix qu'est *Disrâli*, où le sentiment n'est jamais sacrifié, non plus que l'esprit, tant dans les expressions physiologiques de George Arliss que dans les sous-titres.

EVA ELIE.

LE COURRIER DES "AMIS"

Nous avons bien reçu les abonnements de Mmes Sazerac de Forge (Paris), Brunet (Paris), Vionnois (Melun), Marié (Paris), Rognard (Brenne, près Genève), Sursok (Beyrouth), Zenner (Paris), Lévi (Volo, Grèce), Hennebert (Ixelles, Bruxelles), Heyberger (Paris), Gosdenovich (Port-Saïd), Vaillot (Rabat), Moreau (Reims), Barkieff (Paris), Orizet (Nice), Jeanne Brindeau (Paris), Garnier de la Bouchardière (Romans), Gherassinoff (Le Vésinet), Mestras (Lyon), Sylvestre (Boulogne-sur-Mer), Mary Harald (Paris); de MM. Santoni (Paris), Schumacher (Le Vésinet), Humbert (Lons-le-Saulnier), S. Mallah et Cie (Salonique), Sciaux (Saint-Quentin), Théâtre Moderne (Sofia), S. Naar (Paris), Bosna Film (Zagreb), Litisdat (Moscou), La Jeune Amicale Motte (Czenstochowa, Pologne), The Aurora Film (Shanghai), Victor Frielien (Bâle), Déclat (Gand), Nonna Franco (Turin), Schiano (Port-Saïd), Rouher (Paris), Pessard (Saint-Nazaire), Duvivier (Port-Louis), Pape (Paris), Lohinsky (Bessancourt), Joao Martin de Aranjó (Viana da Castelo, Portugal). A tous merci.

Sadko. — John Gilbert, dont vous verrez plusieurs créations au cours de cette saison, s'est tout d'abord fait remarquer en Amérique dans le rôle d'Edmond Dantès du *Comte de Monte-Cristo*, tourné en Amérique par la Fox. Vous le verrez dans *Son Heure*, *Larmes de Clown* et *La Veuve Joyeuse*. Aucune décision n'est encore prise concernant *Feu Mathias Pascal*.

Dorian Gray. — *La Ronde de Nuit*, sera, en

effet, présenté incessamment, mais la date exacte n'est pas encore fixée.

Fortunio. — Vous deviez être très mal placé lorsque vous avez vu ce film et, de ce fait, les personnages furent déformés, car Nita Naldi est restée la superbe femme d'*Arènes Sanglantes*, et Agnès Ayres peut encore, croyez-moi, se permettre de jouer les ingénues. Je ne m'explique pas autrement votre jugement, car je vous sais impartial. De votre avis pour *La Blessure* et *Mon Homme*, Louise Lagrange est beaucoup mieux qu'intéressante, elle aurait pu, bien employée, donner d'excellents résultats car, outre son charme et sa beauté, elle possède une très grande sensibilité. Mon bon souvenir.

Admirateur de H. B. — Même en abrégant votre pseudonyme, comme je le fais, il est encore bien long. Ne pourriez-vous pas changer ? Pas fameux en effet les programmes de ce cinéma ! Tous ces films datent de plusieurs années et même, à cette époque, ils ne comptaient pas parmi les meilleurs ! 1° Faire partie de l'Association des Amis du Cinéma donne droit aux manifestations : conférences, visites aux studios, etc., qu'elle organise. — 2° Geneviève Félix : 35, rue du Simplon; Stacia Napierskowska, 35, rue Victor-Massé.

Jaqu'line. — Merci pour vos aimables cartes.

Ivy Mosjoukette. — Il est difficile de comparer John Barrymore et Mosjoukine. Chacun d'eux a son tempérament très spécial, sa personnalité. Deux artistes peuvent avoir chacun

un talent considérable et ne pas pouvoir interpréter les mêmes rôles. Réjane et Mme Bartet différaient considérablement et n'étaient-elles pas toutes deux des artistes parfaites ? J'ai beaucoup aimé *Le Beau Brummel*. Vous n'avez pas l'air très « emballée » parce que, sans doute, comme beaucoup, vous avez fait un rapprochement avec *Kean*. Les caractéristiques de ces deux personnages sont totalement différents, ils n'ont ni la même vie, ni la même éducation; ils ne pouvaient être interprétés de la même façon. Barrymore a été, à mon avis, exactement ce qu'il devait être, il m'a plu infiniment.

Une lectrice. — C'est vague...! Mary Pickford: à Hollywood, simplement. Elle est connue des facteurs ! Quant à Mary Miles elle a complètement abandonné le cinéma et vit retirée à la campagne.

Moi. — J'ai, moi aussi, vous pouvez le croire, goûté l'article de M. le docteur Romain; je suis en principe parfaitement d'accord avec lui, mais ne puis le suivre, tout au moins pour le moment, pratiquement. La musique, quand elle n'était pas mauvaise, m'a rarement importuné, parfois elle m'a empêché de dormir, et souvent de trop m'ennuyer. Les films qui supportent d'être vus et appréciés dans le silence sont rares... si rares...! 1° Nous consacrerons une grande partie d'un de nos prochains numéros à *Salammbô*.

Colibri. — Peut-être l'avez-vous mal regardé, mal étudié ? Et puis, il ne faut pas aller voir un film uniquement pour le jeu d'un artiste, il faut juger l'ensemble. Je n'ai, quant à moi, jamais éprouvé cette sensation de fatigue au cours des films dont vous me parlez. André Nox : 25, rue Desbordes-Valmore; Romuald Joubé, 18, rue de la Grande-Chaumière; Mario Nastasio, 8, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Charles d'Aneto. — Des conseils pour faire du cinéma ! Je crains bien que ceux que je peux vous donner ne soient pas exactement ce que vous désirez ! Un passage à Paris ne suffira pas pour que vous vous rendiez compte de ce que vous pouvez « rendre », car, pour savoir cela, il faut débiter, et avant de débiter... il faut attendre, bien longtemps souvent ! Si vous saviez à quel point est décevante cette carrière qui vous attire, les déceptions qu'elle mène, les démarches qu'elle nécessite et les maigres résultats (maigres à tous les points de vue) auxquels tant d'efforts aboutissent ! Demandez plutôt conseils à des artistes. Tous, même ceux qui sont « arrivés », vous diront que je n'exagère en rien et que si c'était à recommencer...!

Il ne faut pas vous laisser éblouir par les noms qui, en grosses lettres, s'étalent sur les affiches, ni par les appointements que l'on « prête » à certains artistes. Il y a une Raquelle Meller que l'on paie royalement, il y a une Arlette Marchal qui part pour l'Amérique, il y a au maximum 10 artistes qui sont certains de travailler toute l'année, mais il y a des centaines d'interprètes qui possèdent un joli talent et qui ne trouvent pas à se faire employer.

Jeanne H. — Faites-vous confirmer les dates de ces représentations et le programme. Elles ont lieu en soirée généralement, parfois aussi en matinée, non dans la Salle des Congrès, mais dans la salle de cinéma qui est à côté du pavillon des Soviets. 1° *Cinémagazine* vous tiendra au courant de notre programme de la saison prochaine.

Près des cimes. — Les photographies que nous donnons en prime à nos abonnés doivent être réclamées dans le délai de 2 mois. En renouvelant votre abonnement, n'oubliez pas, cette fois, de mentionner les portraits que vous désirez. 1° André Brabant n'est pas mariée, que je sache. — 2° Vous n'avez pas l'air d'être favorisés à Fez ! les programmes dont vous me parlez ne sont ni très nouveaux, ni très alléchants ! — 3° Aucune nouvelles de l'opérateur en question.

Moskine. — 1° *La Ronde de Nuit* sera édité par Mappemonde Film, 28, place Saint-Georges. — 2° Oui. — 3° Tina de Ysarduy : 23, rue Roussel.

La Joconde. — Je ne vois pas du tout qui pouvait tourner à l'endroit que vous m'indiquez, et je serais surpris que ce fût Henry Krauss que vous ayez vu. 1° C'est une fort belle chose en effet que *Monsieur Beaucaire*, les costumes sont splendides et la mise en scène très brillante. Pas exactement de votre avis pour Ricardo Cortez, dont la personnalité intéressante s'affirme davantage dans chacun de ses films. Voyez donc *Boîtes de Nuit*.

Torossian. — Je suis bien heureux du succès de *Pêcheur d'Islande* en Bulgarie; des films pareils sont une excellente propagande en faveur de l'art cinématographique français. 1° Léon Mathot est Français, certains le prétendent Belge. — 2° Pierre Batcheff, qui est certainement l'artiste dont vous me parlez, a, en effet, joué dans *Feu Mathias Pascal* et aussi dans *Claudine et le Poussin* et *Princesse Lulu*.

Emmy Riss. — Ce que je pense de *La Ruée Sauvage* ? Beaucoup de bien, car c'est un film où la nature tient un très grand rôle et où les Américains ont su mettre à profit les magnifiques décors de leur pays. Si vous trouvez le sujet peu original, il est, néanmoins, un des plus « cinéma » que je connaisse. Que ne réalise-t-on des productions de ce genre au lieu de nous prodiguer les Westerns en série, où le bon sens et le talent n'ont souvent que fort peu de place ! *Tricheuse* constitue, à mon avis, une des meilleures créations de Gloria Swanson.

Oiseau des Mers. — 1° Le metteur en scène est Allan Dwan qui vient de réaliser en Amérique, de nouveau avec Gloria Swanson, *Coast of Folly*. — 2° Ce sont les Warner Brothers qui ont édité *Beau Brummel* en Amérique. Réalisateur : Harry Beaumont. — 3° Il y a beaucoup de films se déroulant dans un milieu juif. Est-ce de *La Loi d'Israël* que vous voulez parler ou bien d'*Humoresque* et de *Papa* ? Mon meilleur souvenir. De votre avis concernant *Visages d'Enfants* et *La Petite Annie*.

Ray. — 1° Nous publierons très prochainement une biographie de Raymond Griffith. Actuellement Leatrice Joy semble vouloir se consacrer à la comédie. — 2° De votre avis pour les sous-titres.

Lakmé. — Mais oui, vous avez dit dans votre lettre tout le bien que je pense également d'*Après l'Amour* de Maurice Champreux. J'applaudis au talent d'André Nox et de Blanche Montel qui ont eu à remplir une tâche très délicate. Peu d'artistes s'en fussent aussi avantageusement acquittés ! Oui, Blanche Montel est une des interprètes les plus charmantes que nous possédions. Son intelligence, tant à la scène qu'au studio, permet de prédire à cette jeune première un avenir des plus brillants; ne se réalise-t-il déjà pas ? Mon meilleur souvenir.

Grand'Maman. — D'accord avec vous concernant le pseudonyme de mon aimable et très érudite correspondante. Les critiques des films que vous me citez m'ont beaucoup intéressé. La jeune première de *Dans les Couloirs*, dont on ne vous a pas donné le nom, est Billie Dove. Vous pourriez la revoir dans *Le Vagabond du Désert*, avec Jack Holt que vous ne semblez pas priser beaucoup. Il fut le traître dans les premières productions de Sessue Hayakawa — mais ne semble plus, maintenant, aborder que les rôles sympathiques. Il sait parfaitement donner une impression d'énergie et de courage. (Voyez *La Ruée Sauvage*, par exemple). Quant à Keenan, c'est un des plus étonnants acteurs de cinéma que je connaisse. Bien sympathiquement à vous.

IRIS.

LES FILMS KAMINSKY

16, Rue de la Grange-Batelière, PARIS

PRÉSENTENT LE

JEUDI 15 OCTOBRE, à 9 h. 3/4 du matin

AU

CINÉ MAX-LINDER

24, Boulevard Poissonnière, 24

I. N. R. I.

LE FILM DE L'HUMANITÉ

Musique, Chants et Chœurs spécialement adaptés

et dirigés par

M. LEPARCQ

Chef d'Orchestre du CINE MAX-LINDER

CINÉMAS



AUBERT

Programmes du 9 au 15 Octobre 1925

AUBERT-PALACE

24, boulevard des Italiens

Aubert-Journal. Jean COQUELIN avec G. LANNES, P. STEPHEN, G. CARGÈSE et Claude FRANCE dans *L'Abbé Constantin*, d'après les œuvres de Ludovic HALÉVY, Hector CRÉMIEUX et Pierre DECOURCELLE. Réalisation de Julien DUVIVIER.

ELECTRIC-PALACE

5, boulevard des Italiens

Fermé pour cause d'embellissements.

GRAND CINEMA BOSQUET

55, avenue Bosquet

Aubert-Journal. William FARNUM dans *Le Pont Brisé*, comédie dramatique. *La Justicière* (3^e épis.). Charles de ROCHEFORT, Adolphe MENJOU, Maurice de CANONGE et POLA NÉCRI dans *Mon Homme*.

CINEMA CONVENTION

27, rue Alain-Chartier

Aubert-Journal. *Le Pont Brisé*, comédie dramatique avec William FARNUM, René NAVARRE et Elmière VAUTIER dans *La Justicière* (3^e épis.). Charles de ROCHEFORT, Adolphe MENJOU, Maurice de CANONGE et POLA NÉCRI dans *Mon Homme*.

TIVOLI-CINEMA

14, rue de la Douane

Aubert-Journal. *La Justicière* (4^e épis.). *Le Voleur de Bagdad*, avec DOUGLAS FAIRBANKS.

GRAND CINEMA SAINT-PAUL

73, rue Saint-Antoine

Aubert-Magazine 73. doc. *La Justicière*, (4^e épis.). *Aubert-Journal*. DOUGLAS FAIRBANKS dans *Le Voleur de Bagdad*.

MONTROUGE-PALACE

73, avenue d'Orléans

Les Pyrénées Orientales, plein air. *La Justicière* (4^e épis.). *Aubert-Journal*. DOUGLAS FAIRBANKS dans *Le Voleur de Bagdad*.

PALAIS-ROCHECHOUART

56, boulevard Rochechouart

Aubert-Journal. *La Justicière* (4^e épis.). DOUGLAS FAIRBANKS dans *Le Voleur de Bagdad*.

Pour les Etablissements ci-dessus, les billets de « Cinémagazine » sont valables tous les jours, matinée et soirée (sam., dim. et fêtes except.)

GRENELLE AUBERT-PALACE

141, avenue Emile-Zola

Les Pyrénées Orientales, plein air. *Un Parfait Gentleman*, comique. *La Justicière* (3^e épis.). *Aubert-Journal*. GLORIA SWANSON dans *Tricheuse*, comédie dramatique.

VOLTAIRE AUBERT-PALACE

95, rue de la Roquette

Aubert-Journal. *Le Bébé baladeur*, comique. René NAVARRE et Elmière VAUTIER dans *La Justicière* (4^e épis.). ADOLPHE MENJOU dans *Comédiennes* (ex *Qu'en Pensez-Vous ?*).

REGINA AUBERT-PALACE

155, rue de Rennes

La Justicière (3^e épis.). William FARNUM et Lois WILSON dans *Le Pont Brisé*, comédie dramatique. *Aubert-Journal*. Charles de ROCHEFORT, Adolphe MENJOU, Maurice de CANONGE et POLA NÉCRI dans *Mon Homme*.

GAMBETTA AUBERT-PALACE

6, rue Belgrand

Le Bébé Baladeur, comique. *La Justicière* (4^e épis.). *Aubert-Journal*. Adolphe MENJOU dans *Comédiennes*.

PARADIS AUBERT-PALACE

42, rue de Belleville

La Justicière (3^e épis.). William FARNUM dans *Le Pont Brisé*, comédie dramatique. GLORIA SWANSON dans *Tricheuse*, comédie dramatique.

AUBERT-PALACE

13-15-17, rue de la Cannebière, Marseille

AUBERT-PALACE

44-46, rue de Béthune, Lille

ROYAL AUBERT-PALACE

20, place Bellecour, Lyon

TIVOLI AUBERT-PALACE

23, rue Childebert, Lyon

TRIANON AUBERT-PALACE

68, rue Neuve, Bruxelles

DEUX PLACES à Tarif réduit

Valables du 9 au 15 Octobre 1925

CE BILLET OFFERT PAR CINÉMAGAZINE NE PEUT ÊTRE VENDU

Détacher ce coupon et le présenter dans l'un des Etablissements ci-dessous où il sera reçu en général du lundi au vendredi. Se renseigner auprès des Directeurs.

PARIS

ETABLISSEMENTS AUBERT (v. pr. ci-contre)
ALEXANDRA, 12, rue Chernoviz.
ARTISTIC-CINEMA-PATHE, 61, rue de Douai.
CINEMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-d'Eau.
CINEMA RECAMIER, 3, rue Récamier.
CINEMA SAINT-CHARLES, 72, rue St-Charles.
CINEMA STOV, 216, avenue Daumesnil.
DANTON-PALACE, 99, boul. Saint-Germain.
Mon Homme; *La Duchesse de Langeais*.
FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandres.
FOLL'S BUTTES CINEMA, 46, av. Mathurin-Moreau.
GRAND CIN. DE GRENELLE, 86, av. Emile-Zola.
GRAND ROYAL, 83, av. de la Grande-Armée.
IMPERIAL, 71, rue de Passy.
MAILLOT-PALACE, 74, av. de la Gde-Armée.
Le Vagabond du Désert; *Sa Vie*.
MESANGE, 3, rue d'Arras.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
MONTMARTRE-PALACE, 94, rue Lamarck.
PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. — Rez-de-chaussée: *Comment j'ai tué mon enfant*; Oh! Docteur! 1^{er} étage: *Le Voleur de Bagdad*; *La Justicière* (4^e chap.).
PYRENEES-PALACE, 289, r. de Ménilmontant.
SEVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sèvres.
VICTORIA, 33, rue de Passy.

BANLIEUE

ASNIERES. — EDEN-THEATRE, 12, Gde-Rue
AUBERVILLIERS. — FAMILY-PALACE.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — CASINO.
4 bis, boulevard Jean-Jaurès.
CHATILLON-s.-BAGNEUX. — CINE MONDIAL
CHARENTON. — EDEN-CINEMA.
CHOISY-LE-ROL. — CINEMA PATHE.
CLICHY. — OLYMPIA.
COLOMBES. — COLOMBES-PALACE.
CORBEIL. — CASINO-THEATRE.
CROSSY. — CINEMA PATHE.
DEUIL. — ARTISTIC-CINEMA.
ENGHIEN. — CINEMA GAUMONT.
CINEMA PATHE, Grande Rue.
FONTENAY-s.-BOIS. — PALAIS DES FETES
GAGNY. — CINEMA CACHAN, 2, pl. Gambetta
IVRY. — GRAND CINEMA NATIONAL.
LEVALLOIS. — TRIOMPHE-CINE.
CINE PATHE, 82, rue Fazillau.
MALAKOFF. — FAMILY-CINEMA, pl. Ecoles.
POISSY. — CINE PALACE, 6, bd des Caillots.
SAINT-DENIS. — CINEMA PATHE, 25, rue
Catalienne et 2, rue Ernest-Renan.
BIJOU-PALACE, rue Fouquet-Baquet.
SAINT-GRATIEN. — SELECT-CINEMA.
SAINT-MANDE. — TOURELLE MUNICIPAL.
SANNOS. — THEATRE MUNICIPAL.
Taverny. — FAMILIA-CINEMA.
VINCENNES. — EDEN, en face le fort.
PRINTANIA-CINE-CONCERT, 28, rue de
l'Eglise.

DEPARTEMENTS

AMIENS. — EXCELSIOR, 11, rue de Noyon.
OMNIA, 18, rue des Verts-Aulnois.
ANGERS. — SELECT-CINEMA, 38, r. St-Laud.
ANZIN. — CASINO-CINE-PATHE-GAUMONT.
AVIGNON. — ELDORADO, place Clemenceau.
AUTUN. — EDEN-CINEMA, 4, pl. des Marbres
BAZAS (Gironde). — LES NOUVEAUTES.
BELFORT. — ELDORADO-CINEMA.
BELLEGARDE. — MODERN-CINEMA.
BERCK-PLAGE. — IMPERATRICE-CINEMA.

BEZIERS. — EXCELSIOR-PALACE, avenue
Saint-Saëns.
BIARRITZ. — ROYAL-CINEMA.
BORDEAUX. — CINEMA PATHE.
St-PROJET-CINEMA, 31, rue Ste-Catherine.
THEATRE FRANÇAIS.
BOULOGNE-SUR-MER. — OMNIA-PATHE.
BREST. — CINEMA ST-MARTIN, p. St-Martin
THEATRE OMNIA, 11, rue de Siam.
CINEMA D'ARMOR, 7-9, rue Armerique.
TIVOLI-PALACE, 34, rue Jean-Jaurès.
CADILLAC (Gir.). FAMILY-CINE-THEATRE.
CAEN. — CIRQUE OMNIA, av. Albert-Sorel.
SELECT-CINEMA, rue de l'Engannerie.
VAUXELLES-CINEMA, rue de la Gare.
CAHORS. — PALAIS DES FETES.
CAMBES (Gir.). — CINEMA DOS SANTOS.
CANNES. — OLYMPIA-CINEMA-GAUMONT.
CETTE. — TRIANON (ex-cinéma Pathe).
CHALONS-s.-MARNE. — CASINO, 7, r. Herbil.
CHERBOURG. — THEATRE OMNIA.
CLERMONT-FERRAND. — CINEMA PATHE.
DENAIN. — CINEMA VILLARD, 142, r. Villard
DIJON. — VARIETES, 48, r. Guillaume-Tell.
DIEPPE. — KURSAAL-PALACE.
DOUAI. — CINEMA PATHE, 10, r. St-Jacques
DUNKERQUE. — SALLE SAINTE-CECILE.
PALAIS JEAN-BART, pl. de la République.
ELBEUF. — THEATRE-CIRQUE OMNIA.
GOURDON (Corrèze). — CINEMA DES FA-
MILLES.
GRENOBLE. — ROYAL-CINEMA, r. de France
HAUTMONT. — KURSAAL-PALACE.
LE HAYRE. — SELECT-PALACE.
ALHAMBRA-CINEMA, 75, r. de Prés-Wilson.
LE MANS. — PALACE-CINEMA, 104, av. Thiers
LILLE. — CINEMA PATHE, 9, r. Esquermoise
PRINTANIA.
WAZEMMES-CINEMA PATHE
LIMOGES. — CINE MOKA.
LORIENT. — SELECT-CINEMA, place Bisson.
CINEMA-OMNIA, cours Chazelles.
ROYAL-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
LYON. — CINEMA AUBERT-PALACE.
ARTISTIC CINE-THEATRE, 13, rue Gentil.
TIVOLI, 23, rue Childebert.
ELECTRIC-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
CINEMA-ODEON, 6, rue Laffont.
BELLECOUR-CINEMA, place Léviste.
ELECTRIC CINEMA, 4, rue Laffont.
ATHENEE, cours Vitton.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.
MAJESTIC-CINEMA, 77, r. de la République
GLORIA-CINEMA, 30, cours Gambetta.
MACON. — SALLE MARIVAUX, rue de Lyon.
MARMANDE. — THEATRE FRANÇAIS.
MARSEILLE. — TRIANON-CINEMA.
MELUN. — EDEN.
MENTON. — MAJESTIC-CINEMA, av. la Gare
MILLAU. — GRAND CINEMA PAILLOUE.
SPLENDID-CINEMA, rue Barathon.
MONTPELLIER. — TRIANON-CINEMA.
NANTES. — CINEMA JEANNE-D'ARC.
CINEMA PALACE, 8, rue Scribe.
NICE. — APOLLO-CINEMA.
FEMINA-CINEMA, 60, av. de la Victoire.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Joffre.
NIMES. — MAJESTIC-CINEMA.
ORLEANS. — PARIANA-CINE.
OULLINS (Rhône). — SALLE MARIVAUX.
OYONNAX. — CASINO-THEATRE, Gde-Rue.
POITIERS. — CINE CASTILLE, 20, pl. d'Armes.
PORTETS (Gironde). — RADIUS-CINEMA.
RAISMES (Nord). — CINEMA CENTRAL.
RENNES. — THEATRE OMNIA, pl. Calvaire.
ROANNE. — SALLE MARIVAUX.
ROUEN. — OLYMPIA, 20, rue Saint-Sever.
THEATRE OMNIA, 4, pl. de la République.

ROYAL PALACE, J. Bramy (f. Th. des Arts)
TIVOLI-CINEMA de MONT SAINT-AIGNAN
ROYAN. — ROYAN-CINE-THEATRE (D. m.)
SAINT-CHAMOND. — SALLE MARIVAUX.
SAINT-ETIENNE. — FAMILY-THEATRE.
SAINT-MACAIRE. — CINEMA DOS SANTOS.
SAINT-MALO. — THEATRE MUNICIPAL.
SAINT-QUENTIN. — KURSAAL OMNIA.
SAUMUR. — CINEMA DES FAMILLES.
SOISSONS. — OMNIA PATHE.
STRASBOURG. — BROGLIE-PALACE.
U. T. La Bonbonnière de Strasbourg.
TARBES. — CASINO ELDORADO.
TOULOUSE. — LE ROYAL.
OLYMPIA, 13, rue Saint-Bernard.
TOURCOING. — SPLENDID-CINEMA.
HIPPODROME.
TOURS. — ETOILE CINEMA, 33, boul. Thiers
SELECT-PALACE.
THEATRE FRANÇAIS.
VALENCIENNES. — EDEN-CINEMA.
VALLAURIS. — THEATRE FRANÇAIS.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde).
VIRE. — CINEMA PATHE, 23, rue Girard.

COLONIES
BONE. — CINE MANZINI.
CASABLANCA. — EDEN-CINEMA.

SOUSSE (Tunisie). — PARISIANA-CINEMA.
TUNIS. — ALHAMBRA-CINEMA.

ETRANGER
ANVERS. — THEATRE PATHE, 30, av. Keiser
CINEMA EDEN, 12, rue Quelin.
BRUXELLES. — TRIANON-AUBERT-PALACE
CINEMA ROYAL, Porte de Namur.
CINEMA UNIVERSEL, 78, rue Neuve.
LA CIGALE, 37, rue Neuve.
CINE VARIA, 78, r. de la Couronne (Ixelles)
PALACINO, rue de la Montagne.
CINE VARIETES, 296, ch. d'Haecht.
EDEN-CINE, 153, r. Neuve, aux 2 pr. séances
CINEMA DES PRINCES, 34, pl. de Brouckère.
MAJESTIC CINEMA, porte de Namur.
QUEEN'S HALL CINEMA, porte de Namur.
BUCAREST. — ASTORIA-PARC, bd Elisabeta.
BOULEVARD PALACE, boulevard Elisabeta.
CLASSIC, boulevard Elisabeta.
FRESCATTI, Calea Victoriei.
CHARLEROI. — COLISEUM, r. de Marchienne
GENEVE. — APOLLO-THEATRE.
CINEMA PALACE.
ROYAL-BIOGRAPH.
LIEGE. — FORUM.
MONS. — EDEN-BOURSE.
NAPLES. — CINEMA SANTA LUCIA.
NEUCHÂTEL. — CINEMA PALACE.

ARTISTES DE CINÉMA

les 12 cartes postales franco... 4 fr.
— 25 — — — 8 —
— 50 — — — 15 —

Il n'est pas fait d'envoi contre rembourse.

L. Albertini
Fern Andra
Jean Angelo
id. 2^e pose dans *Suroot*
Agnès Ayres
Betty Balfour
Barbara La Marr
Eric Barclay
Nigel Barrie
John Barrymore
R. Barthelmess (2 p.)
Henri Baudin
Enid Bennett
Armand Bernard
A. Bernard (Planchet)
Suzanne Bianchetti
Georges Biscot
Jacqueline Blanc
Régine Bouet (2 p.)
Bretcy
Marcya Capri
June Caprice
Harry Carey
Jaque Catelain (2 p.)
Hélène Chadwick
Charlie Chaplin (3 p.)
Georges Charlia
Jaque Christiany
Monique Chryssès
Ruth Clifford
Betty Compson
Jackie Coogan (3 p.)
id. *Olivier Twist*
(10 cartes.)
Lil Dagover
Gilbert Dalleu
Lucien Dalsace
Dorothy Dalton
Viola Dana
Bébé Daniels
Jean Daragon
Marion Davies
Dolly Davis
Mildred Davis
Jean Dax
Priscilla Dean
Carol Dempster
Réginald Denny
M. Desjardins
Gaby Deslys
Xenia Desni
Jean Devalde
Rachel Devirys
France Dhélia (2 p.)
Donatien
Huguette Duflos
Régine Dumlen
J. David Evremont
D. Fairbanks (3 p.)

William Farnum
Geneviève Félix
Pauline Frédérick
Lillian Gish
Les Sœurs Gish
Erica Glaessner
Bernard Goetzke
Suzanne Grandais
G. de Gravone
Corinne Griffith
De Guingand (2 p.)
Creighton Hale
Joë Hamman
William Hart
Jenny Hasselqvist
Wanda Hawley
Hayakawa
Fernand Herrmann
Jack Holt
Pierre Hot
Marjorie Hume
Gaston Jacquet
Emil Jannings
Romuald Joubé
Buster Keaton
Frank Keenan
Warren Kerrigan
Rudolf Klein Rogge
Nicolas Koline
Nathalie Kovanko
Georges Lannes
Lila Lee
Denise Legeay (2 p.)
Lucienne Legrand
Georgette Lhéry
Max Linder
id. dans *Le Roi du Cirque*.
Harold Lloyd
Jacqueline Logan
Bessie Love
May Mac Avoy
Pierrette Madd
Ginette Maddie
Gina Manès
Lya Mara
Arlette Marchal
Vanni Marcoux
Edouard Mathé
Léon Mathot
De Max
Maxudian
Mya May
Thomas Melghan
Georges Melchior
Raquel Meller dans
Violettes Impériales
(10 cartes)

Raquel Meller dans
La Terre promise.
Adolphe Menjou
Claude Mérélie
Mary Miles
Sandra Milovanoff
Mistinguett (2 poses)
Tom Mix
Blanche Montel
Colleen Moore
Antonio Moreno
Marg. Moreno (2 p.)
I. Mosjoukine (2 p.)
id. *Lion des Mogols*
Maë Murray
Jean Murat
Carmel Myers
Nita Naldi
René Navarre
Alla Nazimova
Pola Negri
Asta Nielsen
Gaston Norès (2 p.)
Rolla Norman
Ramon Novarro
André Nox (2 poses)
Ossi Ossvalda
Gina Palerme
Lee Parry
Syl. de Pedrelli (2 p.)
Baby Peggy
Jean Périer
Mary Pickford (2 p.)
Harry Piel
Jane Pierly
R. Poyen (Bout de Zan)
Pré fils
Edna Purviance
Lya de Putti
Herbert Rawlinson
Charles Ray
Wallace Reid
Gina Relly
Paul Richter
Gaston Rieffer
André Roanne
Théodore Roberts
Gabrielle Robinne
C. de Rochefort
Ruth Roland
Henri Rollan
Jane Rollette
William Russel (2 p.)
Mack Sennett Girls
(12 cartes)
Séverin-Mars (2 p.)

Gabriel Signoret
Maurice Sigrist
A. Simon-Girard
Walter Slezack
Stacquet
V. Sjöstrom
Gloria Swanson (2 p.)
Constance Talmadge
Norma Talmadge
Alice Terry
Jean Toulout
Rud. Valentino (4 p.)
Vallée
Simone Vaudry
Georges Vautier
Elmire Vautier
Vernaud
Florence Vidor
Bryant Wahsburn
Pearl White (2 p.)
Yonnel

DERNIERES NOUVEAUTES

Betty Blythe
Richard Dix
Charles Vanel
Ricardo Cortez
Violet Hopson
Rod La Rocque
Cameron Carr
Nicolas Rimsky
Stewart Rome
June Marlowe
Dorothy Gish
Conrad Nagel
Leatrice Joy
Marie Prévost
Pauline Starke
Douglas Mac Lean
Nathalie Lissenko
Maurice Chevallier
Jean Forest
Monte Blue
Betty Bronson
Loys Wilson
Shirley Mason
Baby Peggy (2^e p.)
Genev. Félix (2^e p.)
Pola Negri (2^e p.)
F. Napierkowska
Tom Mix (2^e p.)
Enid Bennett (2^e p.)
W. Farnum (2^e p.)
Lillian Gish (2^e p.)
G. de Gravone (2^e p.)
Harold Lloyd (2^e p.)

Publications Jean-Pascal, 3, rue Rossini, Paris.
quelques noms supplémentaires destinés à momentanément nous manquer.

FILMLAND

LOS ANGELES ET HOLLYWOOD
les Capitales du Cinéma
par ROBERT FLOREY

Prix : 10 francs

× × ×

Deux Ans dans les Studios Américains

Illustré de 150 dessins de Joë Hamman
par ROBERT FLOREY
Prix : 7 fr. 50

LES PUBLICATIONS JEAN-PASCAL
3, rue Rossini, Paris (9^e)

E. STENGL 11, faubourg St-Martin. Tout ce qui concerne le cinéma. Appareils, accessoires, réparations. Tél. : Nord 45-22.

ECOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, rue de Bondy — Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

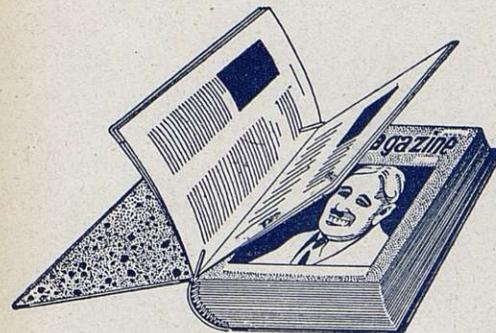
CARTOMANCIE MADELEINE, Lig. de la main t. l. j. de 10 à 7., 28, av. Clichy (2^e ét. à d.) Horoscope p. cor. 10 f. env. date nais.

Les lectrices de *Cinémagazine* et toutes les vedettes du cinéma lisent

LES ELEGANCES DE PARIS

le journal de modes à la « mode », les 1^{er} et 15 de chaque mois.

Pour relier "Cinémagazine"



Chaque reliure permet de réunir les 26 numéros d'un semestre tout en gardant la possibilité d'enlever du volume les numéros que l'on désire consulter.

Prix : 7 francs

Joindre un franc pour frais d'envoi
adresser les commandes à « Cinémagazine »
3, rue Rossini, Paris

Imprimerie de *Cinémagazine*, 3, rue Rossini, Paris (9^e). — Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

VITAMINA

Aliment biologiquement complet

Reconstituant puissant

A BASE DE

Vitamines Végétales et Animales

REDONNE des FORCES

aux

Anémiés, Fatigués, Surmenés

Régularise les fonctions intestinales et rénales

Dépôt : 8, Rue Vivienne — PARIS
et dans toutes les pharmacies.

MARIA TERESA

MEDIUM-VOYANTE. Poss. le don de div. naturelle qui ne s'acquiert pas. Rec. t. l. j. 1 bis, r. Blene, 9^e.

VIENT DE PARAITRE

Histoire du Cinématographe

Par G.-Michel COISSAC

Un beau volume in-8° de 650 pages, avec 133 illustrations — Prix 30 francs ; Franco : 33 francs pour la France et les pays de protectorat ; 36 francs pour l'étranger. ... En vente aux bureaux de « Cinémagazine », 3, rue Rossini.

AVENIR dévoilé par Mme MARYS,

45, rue Laborde, Paris (8^e).
Horoscope 5 fr. 75 et 10 fr. 75.
Envoyez prénoms, date de naissance, mandat (Reç. de 2 à 7 h.)

R. C. Seine 209.830 B.

UNIC
MONTRES
BRACELETS
toutes formes
PLATINE OR
ARGENT, CEMEX
PLAQUE OR
Chez tous les Horlogers Bijoutiers

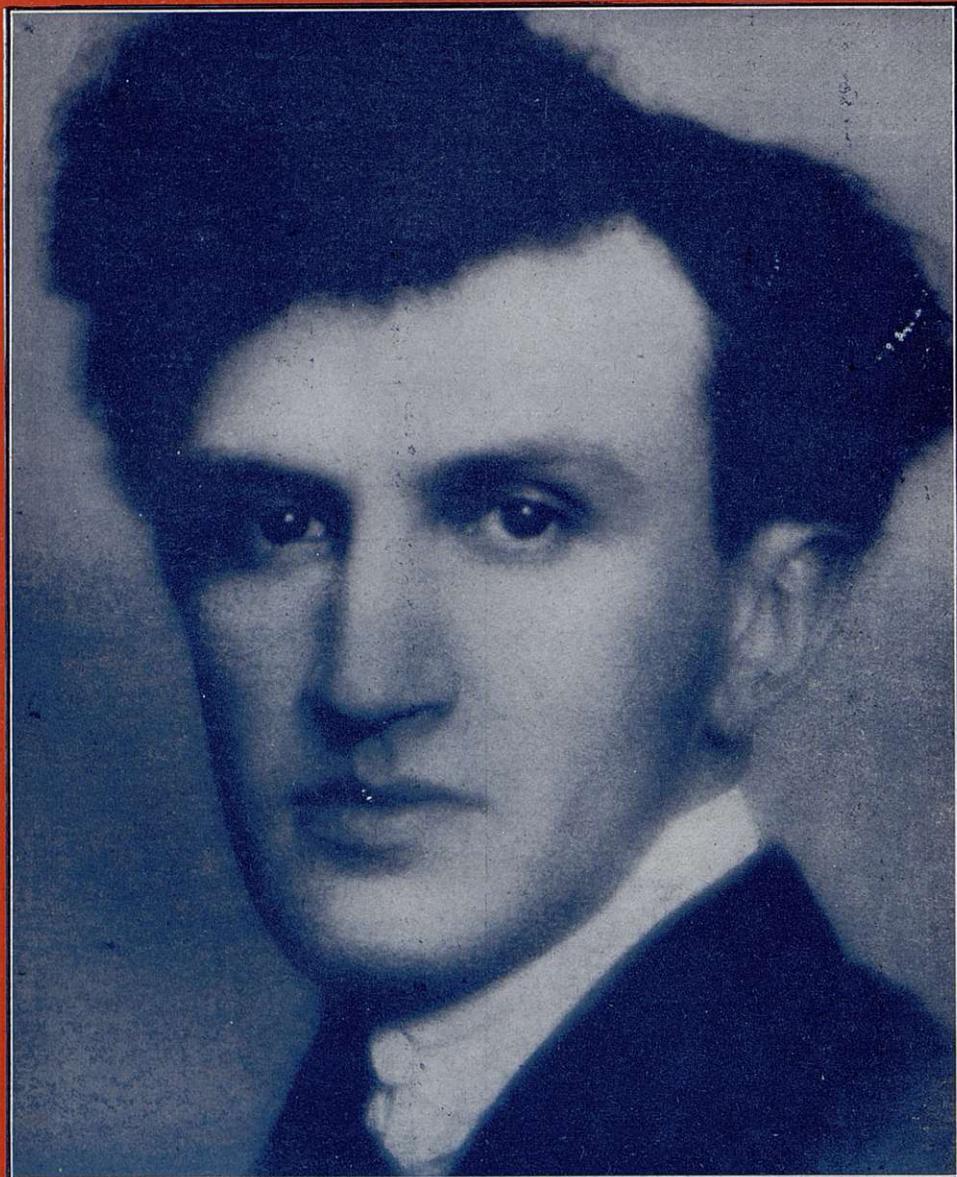
N° 41

5^e ANNÉE
9 Octobre 1925

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINEMA A TARIF REDUIT

Cinémagazine

1 FR. 25



JEAN EPSTEIN

Studio Manuel frères.

Le jeune et célèbre réalisateur qui tourne actuellement, pour Albatros,
« Les Aventures de Robert Macaire », un grand film en cinq épisodes.